

a. 6. d

INAUGURATION  
DE  
**LA STATUE**  
DU  
MARÉCHAL BUGEAUD,

SUR LA PLACE DU TRIANGLE, A PÉRIGUEUX,

*Le 5 Septembre 1853.*



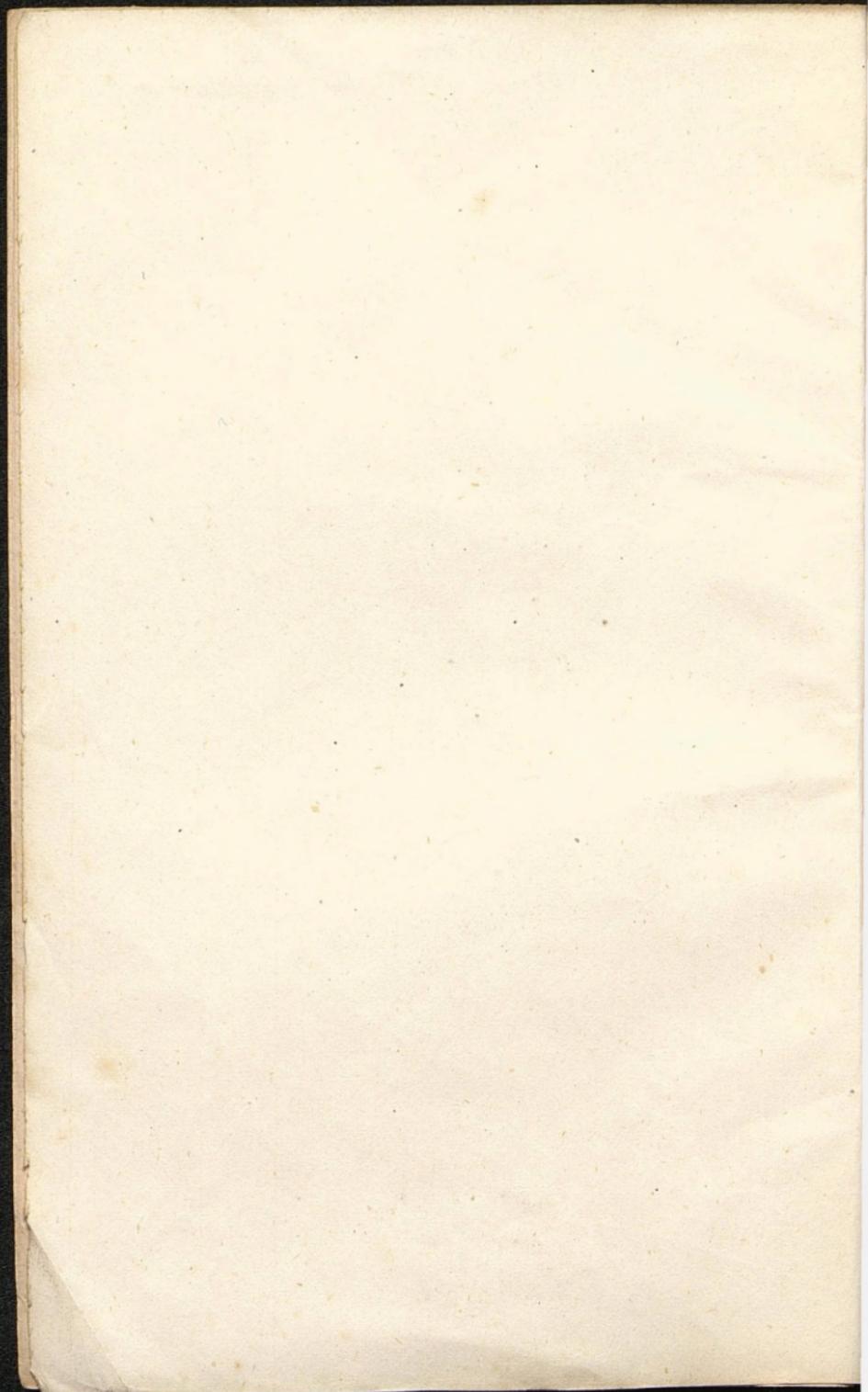
PÉRIGUEUX,

BIBLIOTHÈQUE  
DU LAMBERT  
DE PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET Cie, RUE TAILLEFER.

*Septembre 1853.*

que les chouvens sont égaux, et nous ne



Bugeaud

## INAUGURATION

DE LA STATUE

# DU MARÉCHAL BUGEAUD,

SUR LA PLACE DU TRIANGLE, A PÉRIGUEUX,

*Le 5 Septembre 1853.*

Cinque jours après la mort du maréchal Bugeaud, duc d'Isly, un journal de Périgueux, l'*Echo de Vésone*, fit, dans les termes suivants, la proposition de lui ériger une statue au chef-lieu du département de la Dordogne :

PZ 239

« Toute la France pleure dans le maréchal Bugeaud le grand homme de guerre et le grand citoyen.

» Le département de la Dordogne, patrie du maréchal, ressent plus vivement que tout autre l'étendue de cette perte.

» Il appartient à ce département de glorifier ses vertus et d'éterniser sa mémoire.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

E.P.

BPZ 239

C 0002810176

— 2 —

» Il le fera en élevant à l'homme illustre dont il  
» était fier une statue sur l'une des places de Péri-  
» gueux.

» Tous les bons citoyens de la Dordogne et de la  
» France s'associeront à cette œuvre éminemment  
» patriotique, éminemment nationale.

» L'*Écho de Vésone* ouvre à cet effet, dès aujour-  
» d'hui, une souscription dans ses bureaux. »

(*Extrait de l'Écho de Vésone du 15 juin 1849.*)

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme ; une commission fut créée à Périgueux ; des souscriptions furent spontanément organisées dans le département de la Dordogne, et elles atteignirent bientôt un chiffre considérable.

Pendant ce temps, une autre commission, instituée à Paris, faisait un appel à l'armée, afin d'élever à l'illustre maréchal une deuxième statue sur la principale place de la ville d'Alger.

Les souscriptions recueillies par les deux commissions furent centralisées à Paris, et c'est avec leur produit qu'ont

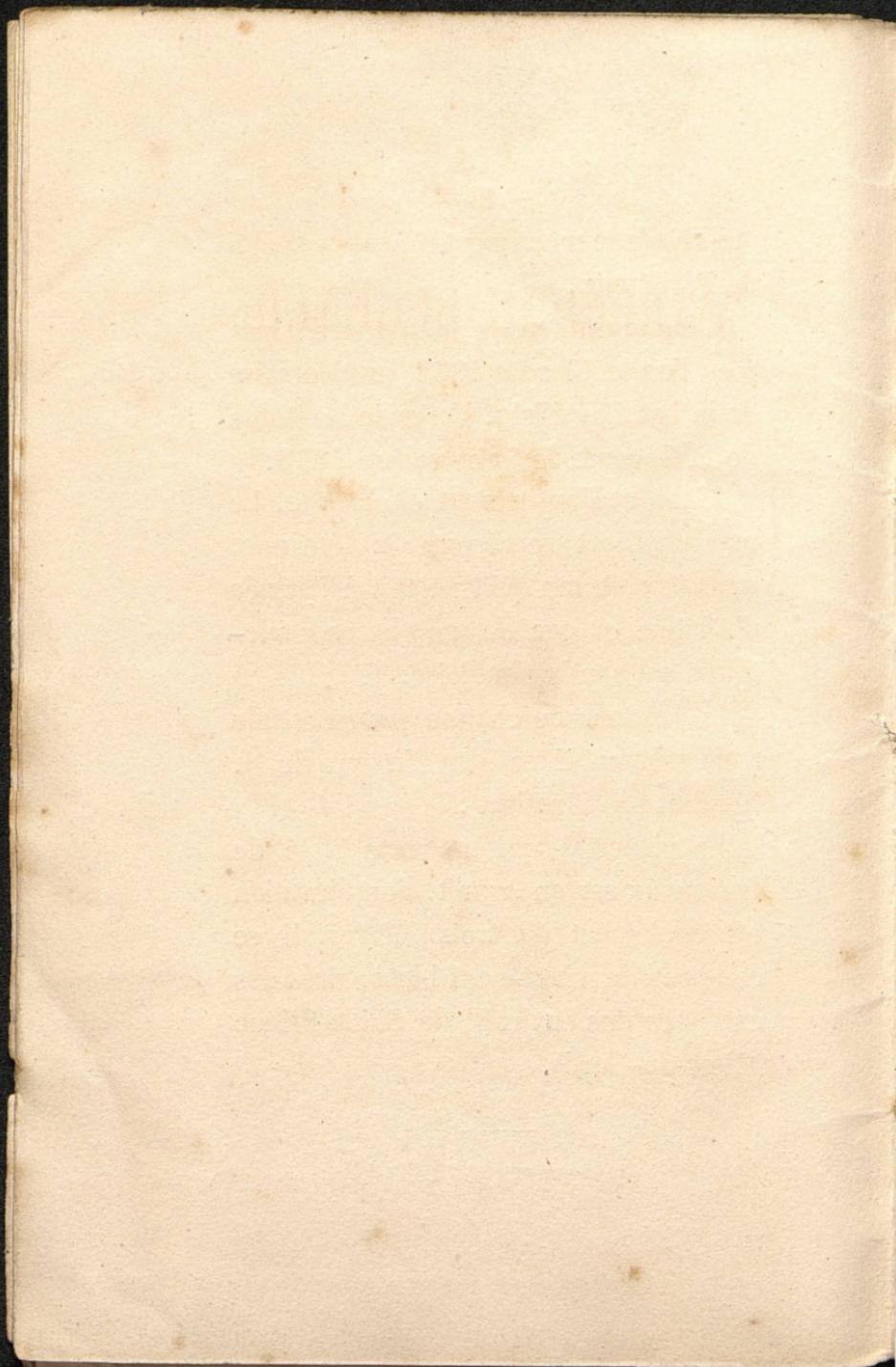
été érigés le monument d'Alger et celui de Périgueux.

L'inauguration de la statue d'Alger a eu lieu le 14 août 1852, anniversaire de la bataille d'Isly. Celle de la statue de Périgueux, le 5 septembre 1853.

L'une et l'autre sont en bronze. Le maréchal est représenté la tête nue, dans le costume qu'il portait à l'armée d'Afrique et que de nombreuses victoires ont rendu populaire.

La hauteur de chaque statue est de trois mètres. Elles sont l'œuvre de M. Dumont (de l'Institut).

Le piédestal qui supporte celle de Périgueux est en granit. Son élévation est également de trois mètres. Il se compose de vingt-neuf blocs, tirés des carrières des environs de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).



**VIE**

**DU**

**MARÉCHAL BUGEAUD,**

**DUC D'ISLY.**

---

Thomas-Robert BUGEAUD DE LA PICONNERIE, dont la statue vient d'être érigée sur une des places publiques de Périgueux, naquit le 15 octobre 1784. Sa jeunesse fut celle des enfants du peuple, simple et modeste; son éducation fut entièrement négligée; il ne connut ni le collège ni l'école. Ce fut à une sœur plus âgée que lui qu'il dut, lorsqu'il s'enrôla, de savoir un peu lire et écrire; ce qu'il sut depuis, et il savait beaucoup, il l'apprit seul, par un travail opiniâtre, dans les courts loisirs de la guerre ou pendant les heures de repos que lui laissait le travail agricole. Tout ce qui sentait alors énergiquement en France courait aux frontières grossir ces armées de héros que Bonaparte conduisait à la conquête du monde.

Le jeune Bugeaud devait plus que tout autre obéir à ces entraînements; aussi le

trouvons-nous en 1804 sur les côtes de la Manche, enrôlé volontaire et simple soldat dans les vélites de la garde impériale. Une de nos plus belles journées militaires, la victoire d'Austerlitz (2 décembre 1805), lui valut les galons de laine du caporal. Tel fut le premier pas du maréchal de France dans la carrière par lui parcourue. La même année, il passa par les grades modestes de sergent et de fourrier, et l'année suivante il gagnait l'épaulette de sous-lieutenant dans le 64<sup>e</sup> de ligne.

Il serait instructif et beau d'entrer ici dans quelques détails sur la vie modeste du vélite Bugeaud. Le maréchal se complaisait dans ces souvenirs de jeunesse; il aimait à raconter sa vie de conscrit, les misères glorieuses de ses premières campagnes, où le soldat, nu, sans souliers, sans pain, parfois sans armes, ne trouvait tout cela que sur le champ de bataille et le lendemain d'une victoire.

« C'était là le bon temps du soldat, disait-il; on n'avait que ce qu'on gagnait à la pointe de la baïonnette. On manquait de tout; mais on avait la foi militaire, le sentiment de la discipline, la confiance dans ses chefs, une gaieté entraînante au milieu des privations les plus pénibles. L'ardeur remplacait le nombre, l'émulation animait tout, et le dernier troupier enrégimenté était un héros lorsque grondait le canon et pétillait la fusillade. On regardait alors

» devant soi, jamais derrière ou à côté, et  
» ceux qui ne tombaient pas devant la mort  
» grandissaient devant la victoire. »

Ce fut dans la campagne de Prusse que l'épaulette de sous-lieutenant passa à gauche pour couvrir l'épée de Bugeaud et faire de lui un lieutenant. Il combattit à la bataille d'Iéna. A Pulstuck, Bugeaud fut grièvement blessé à la jambe; mais il rentra bientôt dans les rangs, et ne quitta l'Allemagne qu'avec le grade de lieutenant adjudant-major et pour passer à l'armée d'Espagne. La guerre alors était là terrible et meurtrière pour les chefs surtout, car le mot d'ordre dirigeait sur eux toutes les espingoles; les embuscades, les surprises, les empoisonnements et les assassinats, la guerre incessante, cruelle, acharnée des guérilleros enfin était devenue la formule espagnole. Le capitaine Bugeaud ne se doutait guère alors qu'il se préparait ainsi à la conquête de l'Algérie, et qu'il faisait là un long et dangereux apprentissage de la guerre arabe. Quarante ans plus tard, quand il reçut un commandement supérieur en Afrique, il dut trouver d'excellents enseignements dans l'expérience acquise en Espagne par six années de guerre de montagnes et d'embuscades.

A Tortose, Bugeaud mérita d'être mis à l'ordre du jour de l'armée; il se distingua à Tarragone, puis à Amposta, qu'il dégagea; enfin contre les volontaires de Valence, qu'il mit en pleine déroute, avec un seul bataillon.

Les trophées de cette dernière journée furent les canons anglais pris aussitôt que débarqués.

Suchet, général en chef de l'armée d'Aragon, avait compris tout ce que valait le commandant Bugeaud, et lui confiait les expéditions les plus difficiles. Il fut un des instruments les plus intelligents de ces rudes campagnes où s'accomplit la destruction des bandes de l'Aragon.

Le capitaine Bugeaud prit une part glorieuse dans les journées de Lérida, Tarifa, Yecla, Vilna, Castalle, Burgos, etc., dans les sièges de Sagonte, Tarragone et Valence, dans les brillantes escarmouches contre l'armée anglaise, retranchée sous les murs et la protection d'Alicante.

Les succès si chèrement achetés, en Espagne surtout, allaient avoir une fin. Les jours de désastres allaient commencer. Toutes ces armées de l'empire, disséminées sur l'Europe entière, s'épuisaient par leurs victoires; la France ne pouvait plus suffire au recrutement, car ses campagnes étaient dépeuplées.

C'est en Espagne, devant une nation entière soulevée et en armes, devant plusieurs armées anglaises et à la suite de la sanglante bataille de Vittoria, qu'il fallut, pour la première fois, prononcer le mot de retraite. Le commandant Bugeaud fut placé là au poste d'honneur, à l'arrière-garde, face à l'ennemi. Il commandait cette digue armée et foudroyante, qui devait pendant dix jours et dix

nuits, sans trêve ni repos , protéger, contre les masses espagnoles et l'armée anglaise réunies, la marche rétrograde d'une armée de blessés. On rentra ainsi glorieusement , on peut le dire , en Catalogne , et le général en chef eut la loyauté de proclamer les mérites du chef de l'arrière-garde et de le signaler à la reconnaissance de la France.

A la fin de 1813 et dans les premiers mois de 1814, le commandant Bugeaud, toujours sous les ordres du maréchal Suchet, était chargé des avant-postes de l'armée sur le Llobregat. La position était difficile ; il fallait résister à des forces dix fois supérieures et conserver une position que l'ennemi tenait par-dessus tout à enlever. Bugeaud remplit énergiquement cet ordre ; il fit plus ; pour ne pas reculer, il attaquait souvent, et plusieurs détachements ennemis furent ainsi enlevés par lui. On citera toujours ce mémorable combat d'Ordal , où le commandant Bugeaud enveloppa et ramena au camp un escadron entier de hussards noirs anglais. Le lendemain, sa petite troupe était enveloppée par un corps ennemi de 14,000 hommes qu'il repoussa brillamment et plusieurs fois. La lutte fut longue et acharnée ; le commandant Bugeaud eut deux chevaux tués sous lui. Ces succès lui valurent le grade de lieutenant-colonel du 14<sup>e</sup> régiment de ligne, dont il devint un peu plus tard colonel. Il était à Narbonne alors que se livrait la bataille de Toulouse , dernier reflet de gloire

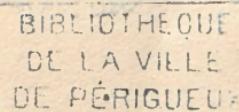
qui éclairait la première abdication de l'Empereur.

En 1815, le colonel Bugeaud accueillit avec enthousiasme la rentrée de Napoléon. Celui-ci voulut le nommer général de brigade ; le colonel fit cette noble réponse : « J'ai gagné tous mes grades sur le champ de bataille ; je voudrais continuer ainsi. » Et Bugeaud resta à la tête de son régiment.

Suchet, qui commandait alors l'armée des Alpes, tint à conserver près de lui le colonel Bugeaud, auquel il donna le commandement de l'avant-garde. Chaque jour éclairait un fait d'armes nouveau ; ainsi, le 15 juin 1815, le colonel Bugeaud surprenait dans le village de Saint-Pierre-d'Albeguy et ramenait prisonnier un bataillon de chasseurs piémontais ; le même jour, il attaquait la brigade entière, la mettait en pleine déroute et lui faisait 200 prisonniers ; le 23, il détruisait, à Moustier, un autre bataillon piémontais ; le 27, il attaquait et culbutait une avant-garde autrichienne ; le 28, il avait devant lui le corps d'armée de 40,000 hommes. Le désastre de Waterloo venait d'être connu ; le 14<sup>e</sup> de ligne était attéré ; son colonel annonça lui-même, et héroïquement, la défaite de la grande armée, en disant *que c'était une raison de plus pour bien faire*. Et, s'emparant du drapeau, il jura et fit jurer à ses 1,700 hommes de le défendre jusqu'à la mort. Les Autrichiens commençaient alors attaque ; le combat dura tout le jour ; le

14<sup>e</sup> régiment se défendit bravement et finit par charger lui-même, culbuter le corps autrichien, lui tuer 2,000 hommes et lui faire 960 prisonniers. Un armistice conclu entre Suchet et le comte de Bubna, dans la vallée de Maurienne, arrêta la marche agressive de l'avant-garde française. Les destins étaient accomplis ; Napoléon se retirait noblement d'une lutte par trop inégale, et se confia aux Anglais qui devaient lâchement l'envoyer mourir à Sainte-Hélène.

L'armée était licenciée ; le colonel Bugeaud ne conservait plus qu'un grade honorablement acquis ; son épée lui était enlevée ; il se retira en Périgord, y acheta une propriété, celle de la Durantie, se dépouilla de son uniforme, appendit ses armes au-dessus de son foyer, et prit, en échange, d'autres armes aussi glorieuses et toujours plus utiles, une charrue perfectionnée. Il remplaçait en même temps l'uniforme par la blouse bleue du cultivateur. Ainsi vêtu et armé, le colonel était, comme nous l'avons déjà dit, la personnification du soldat laboureur. Sa devise était complète ; il avait glorifié son épée ; il allait illustrer sa charrue. Cette transformation eut lieu à l'âge de 31 ans, c'est-à-dire dans toute la verdeur de la virilité du colonel. Aussi porta-t-il dans cette nouvelle carrière la même ardeur que celle qui l'avait élevé au grade de chef d'un régiment. Tout était donc à recommencer ; il avait été soldat ; il était devenu chef ; il redevenait soldat, soldat de



la paix et des champs cette fois, et, dans cette nouvelle carrière, il devait grandir aussi rapidement et aussi glorieusement que dans l'autre, car le travail était pour lui une religion et une prière ; il comprenait la destinée de l'homme ; il savait qu'il était né pour travailler toujours et toujours ; il redisait souvent que la plus grande peine qu'on pût imposer à l'homme, ce serait de lui défendre le travail, de lui imposer l'oisiveté. Soldat, il courait à la bataille ; propriétaire, il dirigeait sa charrue et donnait l'exemple.

Dans cette halte du succès au milieu des champs, il donnait à chacun des enseignements, tantôt à l'ombre de ses pommiers et pendant le repas des ouvriers, tantôt le dimanche au matin et après la paie, alors que chacun comptait joyeusement le fruit des labours de la semaine. Le bon colonel, en blouse bleue étoilée d'un ruban rouge, en pantalon gris, en large chapeau de paille du pays, l'œil petit et étincelant, le front haut et légèrement dénudé déjà, parlait avec cette animation entraînante qui rappelait le chef de guerre.

La sollicitude du colonel ne s'arrêtait pas aux étroites limites de sa propriété et de son intérêt personnel. Son but était plus généreux et plus large, et il fut atteint, car la contrée où il s'établit était avant lui dans un état de misère extrême. La terre était infertile et délaissée ; c'était un pays d'arides bruyères. L'exemple donné à la Durantie et

prêché aux alentours, les secours de semence et d'argent prodigués comme encouragement, tout cela porta ses fruits, et le pays fut transformé. Le fait est là tout récent encore; ceux qui vivaient dans la misère jouissent aujourd'hui d'une heureuse aisance et gravitent vers la richesse; ils savent à qui ils doivent leur bien-être et ont le mérite de le dire; c'est ainsi qu'ils paient leur dette de gratitude au souvenir du bon colonel.

C'est dans cette position que la révolution de 1830 vint surprendre le colonel Bugeaud; il avait alors 45 ans, une constitution fortifiée par la vie régulière des champs, des trésors de force et de santé acquis dans un travail continu.

Né soldat, il reprit son épée, entra colonel au 56<sup>e</sup> de ligne, et, en 1834, fut promu au grade de maréchal-de-camp.

Son département lui tint compte alors des services rendus à l'agriculture pendant les quinze années de la Restauration, et le général Bugeaud fut élu député par le second arrondissement électoral de Périgueux, Exideuil.

Ce fut en mai 1836 que s'ouvrit devant le général Bugeaud la carrière où il devait briller d'un si vif éclat. Il reçut un commandement en Afrique. Ce qu'on appelait alors là le territoire français n'était guère, comme on l'a dit, que des hôpitaux dans des prisons, c'est-à-dire quelques villes en état de blocus permanent et défendues par des ré-

giments de siévreux. Le général débarqua avec trois régiments nouveaux, les 24<sup>e</sup>, 53<sup>e</sup> et 62<sup>e</sup> régiments de ligne. Le 10 juin, à la tête de 6,000 hommes, il culbutait l'arrière-garde d'Abd-el-Kader, et, quelques heures après, il attaquait le gros de la troupe et la mettait en déroute complète. Le 6 juillet, il culbutait de même les quinze mille Arabes qui défendaient, sous le commandement d'Abd-el-Kader lui-même, le passage de l'Oued-Salsaf, et déblayait successivement l'Afrique de toutes les insurrections.

Après cette œuvre de pacification momentanée, il fut nommé lieutenant-général et rentra en France pour reprendre sa place à la chambre des députés.

Ces quelques mois passés en Algérie avaient suffi au général pour saisir le caractère particulier de la guerre d'Afrique et les moyens de vaincre les Arabes; il avait en effet précisément sa pensée par un principe qui assura les succès postérieurs de la France : « Pour » vaincre les Arabes, disait-il, il faut se « faire Arabe », c'est-à-dire léger et insaisissable comme eux. Cette idée reçut son application dans la création des corps arabes, et, depuis lors, à part deux surprises dues à la trahison, la victoire resta constamment au drapeau français.

En 1837, Abd-el-Kader reparut plus puissant que jamais; le lieutenant-général Bugeaud reçut du ministère Molé la mission expresse de traiter avec lui, sinon de le

combattre. Cette mission prit fin par le traité déplorable de la Tafna, violé par les Arabes presque aussitôt que conclu, car la foi punique paraît devoir rester éternellement dans les traditions africaines. On reprocha souvent ce traité au général, et il poussa le sentiment du devoir militaire jusqu'à garder le silence pour ne pas renvoyer la responsabilité à ceux auxquels elle appartenait réellement.

Enfin, le 29 décembre 1840, il était nommé gouverneur-général de l'Algérie, où il débarqua le 22 février 1841.

Dans le cours de cette année, diverses insurrections furent vaincues; en 1843, le gouverneur atteignait Abd-el-Kader et El-Berkany et les mettait en pleine déroute. Quelques mois plus tard, le 17 juillet 1843, le général Bugeaud était promu aux suprêmes honneurs militaires, et recevait le titre de maréchal de France. Mais Abd-el-Kader battu reparaissait toujours sur un autre point: il fallait en finir. En 1844, le 27 avril, le maréchal entra de nouveau en campagne à la tête d'un corps de 7,000 hommes, car, en Algérie, il faut vaincre avec peu de troupes; la grande difficulté, c'est de pourvoir au transport des munitions, des vivres et de l'artillerie. Cette expédition, après quelques petites rencontres, se termina par la déroute d'Abd-el-Kader et l'incendie des villages kabyles, jusque-là réputés imprenables. L'expédition était à peine rentrée,

qu'Abd-el-Kader reparaissait dans le Maroc, entraînant à sa suite les armées et le chef ce pays.

La guerre prenait alors de plus grandes proportions; le maréchal arriva sur les frontières marocaines, et voulut, avant de combattre, ramener l'empereur Abd-er-Rhaman à des idées plus raisonnables. Cette tentative mit en péril un régiment français, surpris et enveloppé par 5,000 cavaliers marocains et 600 fantassins. Mais le maréchal fut averti à temps; il partit au pas de course, avec un autre régiment, entra sans hésiter dans ces masses de cavalerie et mit en fuite cette avant-garde de l'armée du Maroc.

Le 6 août, Tanger et Mogador étaient bombardés et ruinés par le prince de Joinville; enfin le 13, la petite expédition commandée par le maréchal se trouva en vue du camp marocain, établi sur les bords de l'Oued-Isly : il renfermait 40,000 fantassins et plus de 10,000 cavaliers; les Français abordèrent résolument ces masses, et après une heure de combat acharné et décisif, l'armée marocaine était en complète déroute, abandonnant aux vainqueurs un camp immense, qui était une véritable villa installée, approvisionnée, comme si une défaite n'était pas possible. Un corps de 9,000 Français avait ainsi culbuté en quelques heures une armée de 50,000 Marocains et Arabes. C'est par ce glorieux fait d'armes que le maréchal

— 17 —

commença ses exploits militaires et gagna le titre honorifique de duc d'Isly.

En 1845, le maréchal était rentré en France; son départ fut encore une fois le signal d'une révolte presque générale. Il dut donc revenir au plus vite en Algérie et entrer immédiatement en campagne. Ses efforts furent couronnés de succès prompts et décisifs. Abd-el-Kader fut battu dans toutes les rencontres; toutes les tribus révoltées furent soumises; il ne restait plus qu'un coin de l'Afrique réputé inabordable et laissé à l'écart par nos corps expéditionnaires. C'étaient les montagnes du Djerjerah; Arzou l'imprévisible fut attaqué et pris le 16 mai 1847; c'est un nid d'aigle placé au sommet d'un rocher. La défense fut acharnée; Arzou était rempli de combattants; ceux qui n'avaient pu y trouver place formaient une armée placée au pied du rocher et en défendaient l'approche; tous furent dispersés ou faits prisonniers. Seul, il avait conçu la résolution hardie de pénétrer dans ces montagnes escarpées et inabordables, peuplées de tribus guerrières et sauvages; les difficultés paraissaient insurmontables à tous; le maréchal était seul de son avis, parce qu'il comprenait que ces tribus indomptées, placées aux portes d'Alger, étaient un péril incessant pour la colonie, une tache flagrante au drapeau français. Le chef qui avait fait une guerre heureuse dans les montagnes de l'Aragon, au milieu des pics des Pyrénées, puis dans

les monts géants des Alpes, ne devait pas craindre d'aborder les montagnes du Djerjerah ; il osa seul, on peut le dire, se jeter résolument dans ces défilés, et rentra victorieux d'une expédition que, jusque-là, personne n'avait osée, et que, devant lui, tous avaient blâmée. Comme il assuma la responsabilité de l'entreprise, il est juste de lui en laisser tout le mérite : ce fut là le dernier triomphe de l'homme de guerre.

Le 25 juin 1847, il s'embarquait pour la France et ne devait plus revoir l'Afrique.

Nous l'avons déjà dit, le maréchal était né pour les armes ; ce n'était guère qu'au milieu des fatigues, de l'activité, des dangers des camps que sa vie était pleine et complète. Il aimait le soldat et avait pour lui des soins qui allaient jusqu'à la sollicitude ; c'est dire qu'il en était aimé avec passion. Sa prévoyance et sa bravoure avaient fait de lui un chef heureux ; aussi ses troupes avaient-elles en lui une confiance aveugle. Sous ses ordres, on se croyait invincible, et jamais cette foi ne fut trompée.

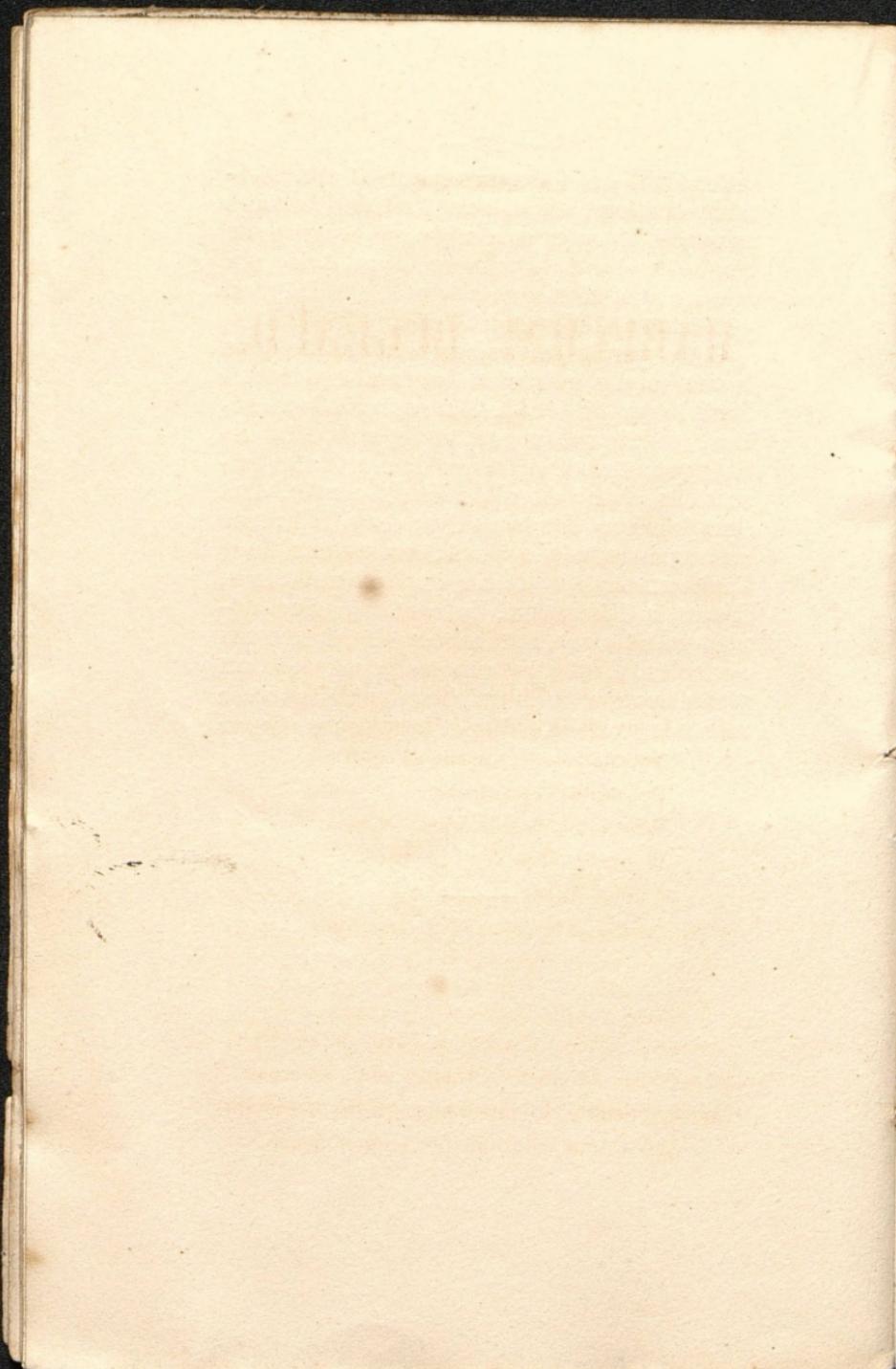
Après la révolution de février, en 1848, le maréchal Bugeaud se retira chez lui, à la Durantie, près Lanouaille, dans la modeste habitation qu'il avait édifiée.

Pendant la Constituante, et après l'acclimation de Louis Bonaparte comme président de la République, le maréchal Bugeaud reçut le commandement de l'armée des Alpes, et, à ce titre, son entrée dans chacune des

— 19 —

villes qu'il eut à traverser devint une véritable ovation : on lui adressait des discours auxquels il répondait avec cette verve de bon sens et cet entraînement militaire qui relevaient si bien sa parole et la rendaient si pénétrante et si sympathique.

Cette parole est aujourd'hui éteinte dans la tombe. Le maréchal Bugeaud est mort à Paris le 40 juin 1849. Il a succombé au choléra. Celui qui compléta la conquête de l'Afrique et dota la France de ces vastes possessions, l'ami du soldat et du peuple, dort sous le dôme des Invalides ; mais la France reconnaissante lui a élevé deux statues, l'une à Alger, théâtre de ses exploits militaires, l'autre à Périgueux, le chef-lieu d'un département où se sont accomplis ses travaux agricoles. C'est ainsi que les populations ont voulu honorer celui qu'elles appelaient avec raison le *premier soldat* et le *premier paysan* de l'époque.



La Constitution, tous les citoyens sont égaux, et nous ne

## LA STATUE

du

# MARÉCHAL BUGEAUD,

**Cantate,**

Paroles de M. J.-E. AUMASSIP, payeur du trésor.

(*Chœur.*)

C'est lui, c'est ton héros, — Vésone !  
C'est lui ta gloire et ta fierté !  
Nos mains, en tressant sa couronne,  
Devancent la postérité.  
De tes enfants sois orgueilleuse :  
Bugeaud, Montaigne, Fénelon,  
Trinité sainte et glorieuse  
De la guerre, des arts, de la religion !

### I.

Cloches, canons, tonnez ! le héros se réveille !  
De son aile la mort le frappa, mais en vain :  
Chantez, peuple, soldats que sa gloire émerveille :  
Il se dresse immortel sur son socle d'airain :

Sa devise, — *épée et charrue*,  
Nous dit sa gloire au double éclat :  
L'une nourrit et l'autre tue.  
Il fut laboureur et soldat.  
Si la France et si les Espagnes  
Légendaient un jour ses hauts faits,  
Le laboureur, dans nos campagnes,  
Bénira son nom à jamais !

II.

Voyez, tel il était dans un jour de bataille ;  
L'on eût dit qu'il posait pour le bronze à venir ;  
L'on sentait que cet homme, aux feux de la mitraille,  
Était trop fort, trop grand, trop puissant pour mourir !

Et le fléau livide,  
Dans sa course homicide,  
Phénomène éternel,  
Sur son aile rapide  
Prit ce chef intrépide  
Comme un simple mortel.  
Mais la France fidèle  
A sa gloire si belle  
Éternise en ce jour  
Ses regrets, son amour.

III.

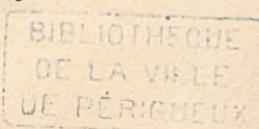
Soldats, venez puiser sur sa face guerrière  
Et l'amour du pays et l'honneur du drapeau :

— 23 —

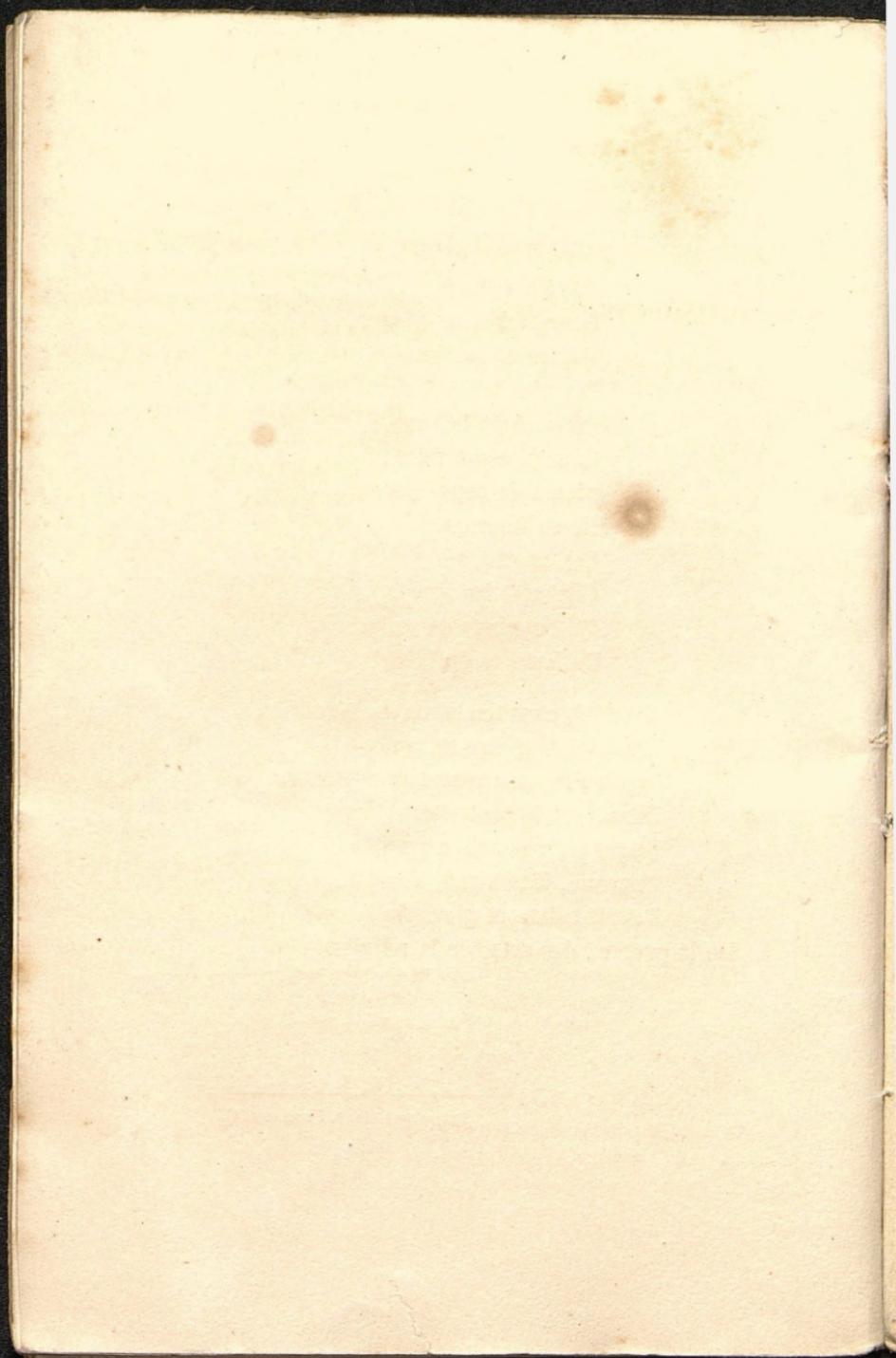
Ainsi s'ac complira sa suprême prière  
De pouvoir les servir au-delà du tombeau !

Famille éplovée,  
Pour cacher tes pleurs,  
Montre-toi parée  
Des plus belles fleurs.  
Celles dont la France  
Couronne son front,  
Fleurs de souvenance,  
Ne se faneront.  
Les apothéoses  
Changent les cyprès  
En bouquets de roses,  
En lauriers épais !

C'est lui, c'est ton héros, — Vésone !  
C'est lui ta gloire et ta fierté !  
Nos mains, en tressant sa couronne,  
Devancent la postérité.  
De tes enfants sois orgueilleuse :  
Bugeaud, Montaigne, Fénelon,  
Trinité sainte et glorieuse  
De la guerre, des arts, de la religion !



Périgueux, impr. DURON<sup>T</sup> et C.



*la constitution, tous les citoyens sont égaux, et nous ne vons reprocher aux journaux religieux d'invoquer ce p fondamental.*

Mais, de son côté, le gouvernement avait aussi des d et des prescriptions formelles à sauvegarder. Il se trou en présence du concordat et de la loi organique du 18 e minal an X, qui dispose, art. 4 : « qu'aucun concile na nal ou métropolitain, aucun synode diocésain, aucune

*Echo de Vesone). Dimanche 23 Septembre 1815.*

## BANQUET

OFFERT

# A M. LE MARÉCHAL DUC D'ISLY.

Salle de Spectacle.

REÇU de M. *Lapeyre, son, libraire*  
*la somme de VINGT FRANCS.*

Le Créditeur,  
*Enjouary*

Perig., impr. FAURE-RASTOUIL.

française. Il porta le fusil et le sac. Il brûla des cartouches à Austerlitz. Cette humble et glorieuse condition à laquelle sa naissance, car il d'une famille ancienne, l'eût peut-être soustrait dans un autre temps lui donna cette grave, puissante et sympathique intelligence des miséries humaines que n'atteindra jamais celui qui n'a pas connu l'incommensurable entassement de périls et de fatigues dont une seule heure d'

La constitution, tous les citoyens sont égaux, et nous ne pouvons reprocher aux journaux religieux d'invoquer ce pacte fondamental.

Mais, de son côté, le gouvernement avait aussi des droits et des prescriptions formelles à sauvegarder. Il se trouvait en présence du concordat et de la loi organique du 18 germinal an X, qui dispose, art. 4 : « qu'aucun concile national ou métropolitain, aucun synode diocésain, aucune as-

Echo de Vézole. Dimanche 23 Septembre

## LES ÉCRITS DU MARÉCHAL BUGEAUD.

Ce qui donne la plupart du temps chez les peuples modernes un caractère si mesquin aux mœurs politiques, c'est la rareté de ces existences, si fréquentes dans l'antiquité, où se mêlent la pensée et l'action. Un homme illustre, *par le conseil et par la main*, pour me servir d'une expression romaine, ne se rencontre qu'à de longs intervalles. Les hommes nourris dans l'atmosphère des salles d'audience, rompus à tous les combats de la chicane, abondent dans la représentation nationale ; mais nous avons peu d'orateurs qui soient familiers avec le grand air et la poudre à canon. Et cependant, quand viennent les jours de crise comme ceux auxquels nous sommes maintenant condamnés, les seules voix qui aient de l'autorité sont celles qui s'échappent des poitrines où l'air des batailles a circulé. Il n'est pas de civilisation qui puisse détruire chez les peuples certaines idées de tous les temps et de tous les lieux plus anciennes que la première pierre de la première cité. C'est à l'homme fort qu'il appartient de gouverner. Or, celui-là seul est doué de la force qui possède un esprit ouvert à l'intelligence de la vie et un cœur fermé à la crainte de la mort.

Le maréchal Bugeaud avait ce don précieux de la force. Aussi avait-il embrassé la carrière pour laquelle Dieu, qui ne proscrira pas plus, quoi qu'en disent les philosophes, la guerre de notre globe que la foudre du ciel, avait créé son âme et son corps.

En ces jours où la France rachetait au prix du sang sacré de ses soldats tout ce que les passions honteuses de ses tribuns lui avaient fait perdre dans l'estime du monde, Thomas Bugeaud entra dans l'armée française. Il porta le fusil et le sac. Il brûla des cartouches à Austerlitz. Cette humble et glorieuse condition à laquelle sa naissance, car il était d'une famille ancienne, l'eût peut-être soustrait dans un autre temps, lui donna cette grave, puissante et sympathique intelligence des misères humaines que n'atteindra jamais celui qui n'a pas connu l'incommensurable entassement de périls et de fatigues dont une seule heure de la



7781. 1813

rétroussentifs de se faire jour. Il y a, en France, bon nombre de partisans des régimes déchus; nul ne l'ignore, et eux-mêmes ne s'en cachent guère.

Sous une monarchie, une telle situation serait dangereuse, car les prétentions rivales aboutissent aisément aux conspirations et aux coups de main, là où l'expression du vœu des majorités ne peut se manifester par le suffrage universel.

1849.

vie militaire est remplie parfois. Le maréchal Bugeaud était donc bien en droit de sourire quand il entendait protester contre le patriotisme de sa rude et laborieuse existence ces prophètes crasseux du socialisme qui n'ont pas, pour me servir de la poétique comparaison de l'Evangile, l'éclat des lys, mais en ont toute l'oisiveté. Il souriait aussi, et d'une manière qui avait quelque chose de touchant. Dans ses œuvres, méditées sous la tente et derrière la charrue, car le maréchal Bugeaud fut, comme on sait, agriculteur presque autant que soldat, on sent, même aux passages qu'anime une gaieté virile, cette humeur un peu triste de l'homme que saisit malgré lui la rêverie des grands horizons.

Ces œuvres du maréchal Bugeaud sont l'objet de mon étude d'aujourd'hui, étude incomplète, car c'est dans les courts loisirs et avec les ressources bornées de la vie militaire qu'est écrit ce jugement sur un publiciste soldat. Je n'ai pas entre les mains tout ce qui est sorti de la plume du maréchal Bugeaud; mais ce que j'ai pu me procurer est marqué d'un caractère assez frappant pour qu'il y ait en moi une impression nette que je m'efforcerai de traduire nettement.

Je commencerai par déclarer que le maréchal Bugeaud a pour moi, comme écrivain, une incontestable valeur. Je le pense depuis longtemps: les véritables écrivains sont ceux qui ne font pas métier de leur talent, mais qui écrivent un certain jour, parce qu'il y a tout à coup dans leur cerveau quelque chose qui veut sortir.

Le style de M. Bugeaud a souvent de la verve, quelquesfois de la finesse; il a toujours la qualité dans laquelle résident la dignité des hommes et la grandeur des choses: il est simple. Il n'a point une brutalité affectée ni une bonhomie de convention; mais il est la précise expression de l'honnête et saine pensée d'un soldat. Rien n'est plus éloigné de tout art de rhétorique que cette bonne et droite méthode du maréchal. Chez M. Bugeaud, l'inquiétude de l'effet ne se sent dans aucune phrase. L'écrivain est en paix avec son esprit, comme l'homme avec sa conscience. Ce n'est pas un orateur qui cherche à prolonger les plaisirs d'un auditoire; c'est un témoin qui, devant la justice publique, s'arrête là où

symptômes de ces dispositions apparaissent de tous côtés, dans les manifestations du pays, et la tenue des conseils généraux, si ferme à la fois et si constitutionnelle, est certes de nature à donner aux plus timorés foi pleine et entière dans l'avenir de la République.

H.

Le *Crédit* constate en ces termes le changement qui s'est

le quittent la science des faits et la certitude de la vérité.

Un article publié en 1845 dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre de *Bataille d'Isly*, nous permet de juger M. Bugeaud comme écrivain militaire. Le maréchal adopte dans ce récit de l'acte le plus éclatant de sa vie guerrière la manière impersonnelle de César. Il n'est pas un homme parmi ceux dont la sueur et le sang ont coulé dans nos campagnes africaines qui ne lise avec attendrissement ces pages remplies d'une sympathie profonde pour la science et l'intrépidité de nos soldats. Il y a long-temps déjà, un prince, dont le souvenir restera parmi les touchans souvenirs de notre histoire, parce qu'il était brave, parce qu'il avait été doué de la grâce française par le Dieu de François I<sup>e</sup> et de Henri IV, le duc d'Orléans, haranguait en Afrique les convives d'un banquet où se trouvaient réunis, quoique les sergents alors fussent à leurs pelotons et non à la chambre, des officiers, des sous-officiers et des soldats, et il leur disait: « Dans ce pays, tout languit, tout s'use, excepté le cœur chez les hommes tels que vous. »

Ces sières et mélancoliques paroles avaient raison: le sang de la France croupissait alors, excepté dans ces généreuses veines où les blessures ne permettront jamais qu'il soit stagnant.

Dévouée non pas à ces lois chimériques de la vertu qui inspirent les crimes et le pathos, mais à ces règles certaines de l'honneur d'où naissent les nobles paroles et les grandes actions, elle sait qu'il faut combattre, souffrir et se soumettre en ce monde pour être digne de la cité des hommes aussi bien que de la cité de Dieu. Dans le récit que le maréchal Bugeaud nous a laissé de la bataille d'Isly, on sent à chaque ligne ce droit et noble esprit de l'armée. Je ne sais rien de plus touchant qu'une description en quelques mots d'un punch donné au gouverneur de l'Afrique dans le lit d'une rivière par des officiers de cavalerie. On parla de la bataille qui devait se livrer le lendemain. Un toast porté par le futur duc d'Isly fut le signal d'un enthousiasme universel. « On se promit (ici je transcris les paroles mêmes du maréchal) de se secourir mutuellement de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de cama-



rade à camarade. Des larmes provoquées par le sentiment le plus vif de la gloire et de l'honneur ruissaient sur les longues moustaches... Ab ! s'écria le général, si un seul instant j'avais pu douter de la victoire, ce qui se passe en ce moment ferait disparaître toutes mes incertitudes. Avec des hommes tels que vous, on peut tout entreprendre. »

Le maréchal disait vrai. Avec les hommes qui conservaient en Afrique, au prix de leur sang, la dignité nationale, on peut même dire la dignité virile, car le jour où l'esprit des rhétoreurs triompherait de l'esprit guerrier, il n'y aurait plus d'homme dans le sens mâle et noble du mot ; avec ces braves gens, dis-je, on pouvait tout entreprendre, même de repousser dans le pays des fantômes les monstrueuses chimères un instant déchaînées contre notre patrie. Ceci nous mène aux écrits politiques du maréchal Bugeaud.

J'en prendrai deux : l'un s'appelle *les Socialistes et le travail en commun*; l'autre, *les Veillées d'une chaumièrre de la Vendée*. « Ces hommes, dit le maréchal en parlant des socialistes, paraissent croire qu'avant eux tout allait mal dans le monde, et que beaucoup de choses n'allaien pas du tout. » Cette phrase donne l'esprit et le ton de tout un traité où les plus saines pensées se produisent constamment sous une forme originale et vive. Le maréchal Bugeaud avait, comme agriculteur et comme soldat, un double mépris pour des hommes qui, n'ayant jamais ni conduit une charrue ni manié un fusil, excepté peut-être derrière quelque barricade, prétendaient gouverner et même refaire la société. Lui qui savait comment vient le blé et comment coule le sang, comment on gagne et comment on expose sa vie, il prisait avec raison beaucoup plus que la philosophie des clubs et des carrefours sa philosophie des champs de labour et de bataille.

Si on en croyait les socialistes, le mal ne serait en ce monde qu'un accident destiné à disparaître un jour, le jour où ils auront trouvé cette pierre philosophale qu'ils demandent à fabriquer avec l'or et le sang de leur pays. Les hommes sont tous bons, excepté, bien entendu, les aristocrates et les tyrans, ces esclaves révoltés contre la nature, pour parler le langage de Robespierre. Laissez se développer en eux cette fraternité dont vos lois entravent l'essor, laissez-les ne former par l'association qu'une vaste famille, et la misère disparaîtra, écrasée par nos nouveaux prophètes, comme le serpent par le fils de l'homme. N'est-ce pas à peu près ce que dit l'école de M. Louis Blanc ?

L'homme à qui nous devons ce récit, dont nous donnerons des fragments tout à l'heure, l'homme qui avait partagé l'enthousiasme de ces braves se promettant secours de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de camarade à camarade, connaissait une fraternité qui vaut bien celle dont est sortie, l'an dernier, la grande bataille de juin. Il connaît la fraternité d'armes, la seule qui jusqu'à ce jour n'aït pas été une trompeuse et ridicule parole. Il n'en savait que mieux à quoi s'en

tenir sur les vrais sentimens que Dieu a mis au cœur même des meilleurs et des plus forts d'entre nous.

Le maréchal Bugeaud d'ailleurs, dont l'esprit n'était point rêveur, mais pratique, qui tenait toujours des faits en réserve derrière les opinions qu'il défendait, devait à une expérience personnelle des lumières particulières sur l'association. En 1842, il fonda en Afrique trois villages avec des soldats du même régiment. Les rêves des socialistes étaient réalisés dans cette colonie militaire. Là, on accordait à tous même part dans le travail et dans la rétribution. On jouissait de cette liberté que promettent à nos enfans les ennemis de l'*individualisme*, pour prendre à M. Louis Blanc son barbarisme favori, c'est-à-dire qu'on était commandé de corvée pour cette chose, pour faucher, former les meules et serrer le grain. C'était là une société idéale, n'est-ce pas ? Eh bien ! voilà qu'un beau jour le maréchal Bugeaud, visitant sa colonie, remarque sur tous les visages une expression chagrine. Les soldats l'aimaient, car il avait les qualités qu'aime le soldat : l'indifférence des coups de fusil, la grande préoccupation des vivres ; quand on n'était pas tué avec lui, on mangeait. Il interroge donc ses travailleurs et leur a bientôt arraché leur secret : « Mon gouverneur, lui crie-t-on de toutes parts, désassociez-nous, nous ne récoltons rien, parce que nous ne travaillons pas. — Et pourquoi ne travaillez-vous pas ? leur répond le maréchal. — Parce que nous comptons les uns sur les autres, que nous ne voulons pas en faire plus l'un que l'autre, et qu'ainsi nous nous mettons au niveau des paresseux. »

Le maréchal Bugeaud fut vivement frappé de ces dernières paroles, qu'il a souvent citées. Il consentit au désir des colons, et la prospérité naquit quand l'association disparut. Cependant, comme le remarque le maréchal, ces hommes faisaient partie du même régiment, où nombre d'entre eux n'avaient pas encore fini leurs congés ; ils avaient donc ce lien si puissant des mêmes périls bravés, du même drapeau défendu ; ils étaient célibataires, partant étrangers à l'esprit d'isolement que crée la famille. Que serait l'association entre des hommes sortis de toutes les conditions et dominés par les intérêts du foyer ? On devine quelle conclusion nette et vigoureuse fournit à M. Bugeaud ce raisonnement.

La liberté dont les démagogues de nos jours font, du reste, assez bon marché, qu'ils sont constamment prêts à confisquer, par cela même qu'elle est un bien, la liberté proteste avec violence contre la doctrine des socialistes. Ce qui est l'objet de sa plus légitime horreur, c'est l'accouplement forcé. Les socialistes font des accouplements non seulement forcés, mais monstrueux. En attachant l'activité à la paresse, ils attachent le cadavre au vivant, la vie à la mort. Dieu veut que la vie succombe en ces sortes d'unions.

(*Journal des Débats.*)

Paul de MOLÈNES.

(*La suite à lundi.*)

— L'exportation des eaux-de-vie pour l'Angleterre a atteint un grand développement depuis quelque temps. Dans la Charente, dit *la Conciliation* d'Angoulême, il n'y a pas moins, dans ce moment-ci, de vingt bâtimens anglais tous chargés de ces spiritueux à destination de Plymouth, Newcastle et Londres.

— Un de nos correspondans complète en ces termes la nécrologie de M. Lacombe, ancien juge de paix d'Excideuil :

« M. Lacombe, après avoir payé sa dette à la patrie sous le glorieux drapeau de la première République, et avoir conquis les épaulettes de capitaine d'état-major, se retira dans ses foyers, au sein de sa famille. Doué d'une haute intelligence, orné d'une solide instruction, il reçut du suffrage populaire les honorables fonctions de juge de paix. Ardent ami de la justice, il poursuivit avec une constance digne d'éloges la *mauvaise foi*, cette lèpre de la société. Il rendit moins processif l'esprit de ses justiciaires; aussi contribua-t-il puissamment à aplanir pour ses successeurs le chemin de la carrière judiciaire. Le maréchal Bugeaud d'Isly, dont les qualités du cœur étaient un reflet brillant et vrai des mœurs des hommes d'élite des temps antiques, et qui, mû par des sentimens généreux et élevés, sentimens si rares de nos jours, aurait voulu récompenser, glorifier même, si cette expression était permise, le mérite partout où il l'aurait rencontré, convaincu qu'il n'y avait pas moins de courage d'avoir attaqué de front et de pied ferme, pendant 38 ans, la mauvaise foi sur le terrain de la judicature que de combattre l'ennemi de la patrie sur le champ de bataille, fut heureux de faire décerner à son ami l'étoile des braves, la croix de la légion d'honneur; aussi ceux qui le connaissaient pouvaient-ils dire en la voyant briller sur sa poitrine : Voilà le signe du courage civique !

» M. Lacombe, après avoir vécu en homme utile à son pays tant que sa santé et ses forces le lui permirent, est mort en bon chrétien.

» Il était un père pour les habitans de St-Raphaël, qui, pour lui rendre un dernier hommage, se pressaient en foule autour des dépouilles mortelles de leur ami et de leur bienfaiteur; mais ils n'ont pas tout perdu; il leur laisse pour ange gardien sa respectable femme, Mme Lacombe, née Lacrousille. »

— Nous lisons dans le *Journal du Peuple*, de Bordeaux :

« Voici de nouveaux détails à ajouter à ceux que nous avons donnés dans nos précédens numéros sur le funeste accident arrivé dimanche soir sur la Gironde :

» L'embarcation a chaviré à peu près au milieu du fleuve; les matelots qui la dirigeaient, au nombre de deux, sont les nommés Pierre Diard, âgé de 36 ans, natif de Sainte-Terre, demeurant à La Bastide, et un matelot de 3<sup>e</sup> classe de Libourne, Louis Milon; ce dernier tenait la rame au moment de l'accident. Quand la barque a sombré, Diard s'est

l'église, sans l'avis de ses principaux pasteurs. Ce qui s'est fait à propos du concordat de 1801 se fait nécessairement aujourd'hui; il n'y a pas de politique plus fidèle à ses traditions que la politique de la cour de Rome. »

Echo de Nîmes. Mardi 25 Septembre 1849.

## LES ÉCRITS DU MARÉCHAL BUGEAUD.

(Suite et fin.)

Après avoir fait justice du principe même du socialisme, le maréchal Bugeaud poursuit ses attaques, et met maint axiome du club au néant. Il demande où existent les trésors qu'il est sans cesse question de répartir entre les pauvres, pour qu'ils aient en même temps l'opulence et l'autorité des rois. Sont-ils enfouis dans les caves des riches? Mais les riches, objets éternels de déclamations furibondes, les révolutions, en quelques mois, les débarrassent de leurs richesses sans fermer une seule des plaies que creuse au flanc du peuple la pauvreté.

Jamais tyran n'adopta système de compression plus implacable que la couvention nationale. A-t-on fait de l'or avec le sang des nobles et la poussière des couvens? Les limiers du pouvoir révolutionnaire ont-ils découvert dans les retraites qu'ils violaient de quoi vêtir de pourpre les patriotes? Non, ils ont installé dans les villes, promené dans les campagnes la misère aussi bien que la mort. La richesse, dit fort bien le maréchal Bugeaud, n'est pas un amas de choses précieuses qui soit entre des mains connues et dans un lieu déterminé. Présent du ciel, on la trouve partout; c'est le travail qui la donne. Son nom politique, son nom social est donc le travail.

Le travail, voici le mot que répètent sans cesse les socialistes dans leurs appels aux passions révolutionnaires. Eux les discoureurs, les oisifs, ils ont toujours ce nom sacré à la bouche, et voudraient s'arroger à eux seuls le droit de le prononcer. M. Bugeaud parle à son tour du travail, et en parle en homme qui l'a étudié autre part que dans les champs métaphoriques de la philosophie. Il démontre en quelques paroles l'absurdité de tous ces prétendus systèmes organisateurs qui tuent l'ordre et frappent l'activité de paralysie. Il prouve, c'est là surtout où brille la logique railleuse de sa pensée et de son style, que rien n'est nouveau dans ce que nous donnent pour des découvertes les hommes qui se sont appelés hommes de l'avenir et du progrès.

» On croit innover (c'est le maréchal qui parle) en nous prêchant l'as-

rade à camarade. Des larmes provoquées par le sentiment le plus vif de la gloire et de l'honneur ruisselaient sur les longues moustaches... Ah! s'écria le général, si un seul instant j'avais pu douter de la victoire, ce qui se passe en ce moment ferait disparaître toutes mes incertitudes. Avec des hommes tels que vous, on peut tout entreprendre. »

Le maréchal disait vrai. Avec les hommes qui conservaient en Afrique, au prix de leur sang, la dignité nationale, on peut même dire la dignité virile, car le jour où l'esprit des rhétore triumpherait de l'esprit guerrier, il n'y aurait plus d'homme dans le sens mâle et noble du mot; avec ces braves gens, dis-je, on pouvait tout entreprendre, même de repousser dans le pays des fantômes les monstrueuses chimères un instant déchaînées contre notre patrie. Ceci nous mène aux écrits politiques du maréchal Bugeaud.

J'en prendrai deux : l'un s'appelle *les Socialistes et le travail en commun*; l'autre, *les Veillées d'une chaumière de la Vendée*. « Ces hommes, dit le maréchal en parlant des socialistes, paraissent croire qu'avant eux tout allait mal dans le monde, et que beaucoup de choses n'allaiant pas du tout. » Cette phrase donne l'esprit et le ton de tout un traité où les plus saines pensées se produisent constamment sous une forme originale et vive. Le maréchal Bugeaud avait, comme agriculteur et comme soldat, un double mépris pour des hommes qui, n'ayant jamais ni conduit une charrue ni manié un fusil, excepté peut-être derrière quelque barricade, prétendaient gouverner et même refaire la société. Lui qui savait comment vient le blé et comment coule le sang, comment on gagne et comment on expose sa vie, il prisait avec raison beaucoup plus que la philosophie des clubs et des carrefours sa philosophie des champs de labour et de bataille.

Si on en croyait les socialistes, le mal ne serait en ce monde qu'un accident destiné à disparaître un jour, le jour où ils auront trouvé cette pierre philosophale qu'ils demandent à fabriquer avec l'or et le sang de leur pays. Les hommes sont tous bons, excepté, bien entendu, les aristocrates et les tyrans, *ces esclaves révoltés contre la nature*, pour parler le langage de Robespierre. Laissez se développer en eux cette fraternité dont vos lois entravent l'essor, laissez-les ne former par l'association qu'une vaste famille, et la misère disparaîtra, écrasée par nos nouveaux prophètes, comme le serpent par le fils de l'homme. N'est-ce pas à peu près ce que dit l'école de M. Louis Blanc ?

L'homme à qui nous devons ce récit, dont nous donnerons des fragments tout à l'heure, l'homme qui avait partagé l'enthousiasme de ces braves se promettant secours de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de camarade à camarade, connaissait une fraternité qui vaut bien celle dont est sortie, l'an dernier, la grande bataille de juin. Il connaît la fraternité d'armes, la seule qui jusqu'à ce jour n'aït pas été une trompeuse et ridicule parole. Il n'en savait que mieux à quoi s'en

l'église, sans avis de ses principaux pasteurs. Ce qui s'est fait à propos d'un concordat de 1801 se fait nécessairement aujourd'hui; il n'y a pas d'autre politique plus fidèle à ses traditions que la politique de la cour de Rome. »

à présenter.

Oui, les signataires ont raison de recommander à ceux qu'ils appellent leurs frères et amis le calme et la modération.

Le sentiment de la conscience qui, depuis 31 ans, s'obstine à renverser vos folles et sophistiques apologies. Le mal est le mal; le crime et le crime.

Notre République a sa date pure et rayonnante. Ne lui

Echos de Nîmes. Mars 25 Septembre 1849.

## LES ÉCRITS DU MARÉCHAL BUGEAUD.

(Suite et fin.)

Après avoir fait justice du principe même du socialisme, le maréchal Bugeaud poursuit ses attaques, et met maint axiome du club au néant. Il demande où existent les trésors qu'il est sans cesse question de répartir entre les pauvres, pour qu'ils aient en même temps l'opulence et l'autorité des rois. Sont-ils enfouis dans les caves des riches? Mais les riches, objets éternels de déclamations furibondes, les révoltes, en quelques mois, les débarrassent de leurs richesses sans fermer une seule des plaies que creuse au flanc du peuple la pauvreté.

Jamais tyran n'adopta système de compression plus implacable que la convention nationale. A-t-on fait de l'or avec le sang des nobles et la poussière des couvens? Les limiers du pouvoir révolutionnaire ont-ils découvert dans les retraites qu'ils violaient de quoi vêtir de pourpre les patriotes? Non, ils ont installé dans les villes, promené dans les campagnes la misère aussi bien que la mort. La richesse, dit fort bien le maréchal Bugeaud, n'est pas un amas de choses précieuses qui soit entre des mains connues et dans un lieu déterminé. Présent du ciel, on la trouve partout; c'est le travail qui la donne. Son nom politique, son nom social est donc le travail.

Le travail, voici le mot que répètent sans cesse les socialistes dans leurs appels aux passions révolutionnaires. Eux les discoureurs, les oisifs, ils ont toujours ce nom sacré à la bouche, et voudraient s'arroger à eux seuls le droit de le prononcer. M. Bugeaud parle à son tour du travail, et en parle en homme qui l'a étudié autre part que dans les champs métaphoriques de la philosophie. Il démontre en quelques paroles l'absurdité de tous ces prétendus systèmes organisateurs qui tuent l'ordre et frappent l'activité de paralysie. Il prouve, c'est là surtout où brille la logique railleuse de sa pensée et de son style, que rien n'est nouveau dans ce que nous donnent pour des découvertes les hommes qui se sont appelés hommes de l'avenir et du progrès.

« On croit innover (c'est le maréchal qui parle) en nous prêchant l'as-

sociation du capital, du travail et de l'intelligence; mais cette association est partout... Comment les esprits distingués qui professent cette théorie n'ont-ils pas remarqué un fait qui occupe toute la surface du pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées? C'est la culture par métayer. Le propriétaire fournit le capital de la terre... Le métayer n'apporte absolument que ses bras... Si le propriétaire entend l'agriculture, il fournit aussi son intelligence. N'est-ce pas là l'association complète, telle que la demande la *Démocratie pacifique*? »

M. Bugeaud a raison. Nos usages, nos mœurs, nos lois reconnaissent, établissent, sanctionnent la plupart de ces principes dont les socialistes réclament l'application avec tant de pompe et de fracas. La grande révolution qui a clos le dernier siècle laisse à peine quelques épis dans les champs de la démocratie pour les glaneurs attardés, et voilà une bande de moissonneurs qui se présente brandissant d'énormes fauves; il ne leur reste plus qu'à déchirer le sol. « Les socialistes (c'est la remarquable phrase qui termine le traité de M. Bugeaud) veulent aujourd'hui fonder par la spoliation et la guerre de classe à classe ce qui a été fondé par la justice et la force des choses. »

Les *Veillées d'une chaumière de la Vendée* ne font que répéter les vérités contenues dans les *Socialistes*. Seulement, cet ouvrage, que le maréchal écrivit quelques mois avant sa mort, est marqué d'un caractère particulier. A la malice et à la force habituelle du système se mêle quelque chose de mélancolique. Ce pamphlet tient un peu de l'idylle; ce n'est pas une élogie de Gessner toutefois, c'est toujours l'œuvre d'un soldat, mais d'un soldat à qui était chère cette odeur des foins qu'il faut aimer, suivant Jean-Jacques, sous peine d'être un scélérat. Dans les autres écrits du maréchal, l'amour de la nature ne s'exprime jamais qu'avec une extrême réserve; c'est un sentiment réprimé par cette pudeur dont tous les coeurs aux émotions fortes et vraies semblent rechercher le frein. Dans ce dernier ouvrage, le fond éternel de toutes les grandes âmes, la poésie, il faut avoir le courage de dire ce nom, se produit avec une liberté toute nouvelle. Les *Veillées d'une chaumière de la Vendée* sont empreintes d'une franche et expansive tendresse pour les champs,

puis d'un sentiment qu'avait encore traduit à peine l'esprit dont elles sont sorties. Dieu paraît dans ses pages, sa pensée domine les derniers horizons que contemple celui qui est déjà placé au seuil invisible de l'autre vie.

Paul-Louis Courier n'a pas de pamphlet qui débute avec plus de verve, en phrases d'un ton plus original et plus piquant que le dernier écrit du maréchal : « Probablement beaucoup de gens ignorent que le chou et la rave font la prospérité de la Vendée. Mais qui s'occupe de chou dans ce temps-ci?... Et cependant il y a dans le chou et la rave mille fois plus de progrès réel pour le peuple que dans toutes les théories des Proudhon, des Louis Blanc, des Considerant et autres grands docteurs. »

Cette vérité établie, M. Bugeaud nous donne un dialogue entre Pierre et Paul Carrier, les deux fils d'un de ces cultivateurs vendéens pour qui le chou et la rave ont fait effectivement beaucoup plus que ne feront jamais tous les grands hommes du socialisme pour les ouvriers de Paris. Pierre est un homme instruit; il a été avocat; mais il a trouvé qu'on gagnait son pain d'une plus calme et plus honnête manière en se servant de ses deux bras qu'en faisant abus de sa parole et de son esprit; il a jeté les sacs de procès aux orties et s'est mis derrière la charrue. Dans la vie droite et simple qu'il s'est choisie, il apporte cette élévation de cœur et cette rectitude de jugement que donne aux natures courageuses leur victoire sur les ambitions de ce monde. Paul, moins instruit que son frère, n'a point trouvé sa voie comme lui. Il ne sait pas que Dieu a mis dans les épis plus de bien que n'en peuvent mettre les philosophes dans les livres. Les nouveautés des docteurs du jour l'inquiètent; il s'est établi dans son village, depuis la révolution de février, un club entre l'école et le cabaret. C'est là qu'il passe ses soirées; il revient de ce lieu bruyant et malsain avec un cortège de chimères pire que les fantômes et les loups-garous du vieux temps. Il ne fait plus rien, et demande du travail pour tous les bras. Il marche à grands pas vers la pauvreté, et demande la suppression des pauvres. Chaque jour, il verse le poison à son intelligence, et il appelle le règne de la raison. Enfin, il est en train

de devenir un parfait démagogue, quand son frère Pierre l'entreprend sur les doctrines qui alimentent la rhétorique des clubs.

Avant d'attaquer les principes mêmes du socialisme, Pierre Carrier s'en prend aux hommes qui représentent cette foi nouvelle dans le village où est le club de Paul. Il demande à son frère quels titres ont à sa confiance les apôtres de cette religion politique à laquelle il veut tout sacrifier. Celui-ci est un avocat sans probité et sans talent, qui poursuit en province dans la bassesse une vie commencée à Paris dans la débauche. Celui-là est un mauvais chirurgien qui, pour conquérir ses honoraire, fait vendre la paillasse des paysans qu'il a estropiés. Cet autre est un instituteur aux mœurs impures et à l'esprit encrassé d'ignorance, qui a écrit contre tout ce qu'il y a de noble et de sacré des pamphlets heureusement tombés dans le ruisseau de son village. Paul reconnaît la vérité de ces portraits, qui ne conviennent que trop, en effet, à la plupart des coryphées de club. Ces caractères se trouvent ailleurs qu'au village où le dialogue de M. Bugeaud est placé. Les docteurs du socialisme se comparent sans cesse aux apôtres avec une imprudence grotesque et impie. Ses apôtres conservaient pure la chair et pure la pensée qu'ils avaient dévouées à leur divin enseignement. La Rome spirituelle ne s'est pas fondée, comme la Rome terrestre, avec un amas de gens perdus.

Mais laissons les hommes, et venons aux idées. Les idées! qu'on a étrangement abusé de ce mot, qui, dans la langue emphatique des démocrates, désigne comme une sorte de divinités nées dans la cervelle humaine, mais plus fortes que les hommes une fois qu'elles ont quitté leur berceau et envahi l'espace. Je crois, pour ma part, beaucoup plus aux sylphes et aux lutins qu'aux idées des démagogues. Le fait est qu'aucune vision n'est plus impalpable que les systèmes démocratiques : c'est ce que démontre le maréchal Bugeaud.

Travail en commun, répartition des richesses, suppression du capital, le maréchal examine de nouveau dans son dialogue « villageois » tout ce qu'il a examiné déjà dans son *traité des socialistes*. Mais il ne combat point les mêmes fantômes par les mêmes exorcismes. Comme je l'ai dit, le langage des *Veillées* a un caractère particulier de grâce et d'onction. Le sentiment de la famille évoqué sans cesse n'est pas traité avec cette fatigante banalité qu'entraîne trop souvent la nécessité où l'on est de le mettre en avant chaque jour. « Crois-tu que je ferais ce que je fais si j'étais associé à trente-cinq millions de frères ? Ce sont ces marmots qui me poussent ; c'est pour eux et ma femme que je travaille souvent au clair de lune pour ne pas perdre le bénéfice d'un beau temps. »

Ainsi s'exprime Pierre Carrier. L'œuvre tout entière est composée avec cette vigoureuse netteté de forme et cette douceur lumineuse de ton. La sobriété des descriptions donne quelque chose d'antique à ce dialogue ; mais il y a pourtant, dans ces phrases tempérées à la manière grecque ou romaine, cette émotion qui appartient aux âmes où le christianisme a éveillé la divine inquiétude du ciel. Ce qui pour moi met les *Veillées d'une chaumière de la Vendée* beaucoup au-dessus de tout ce que le maréchal Bugeaud a écrit, c'est la préoccupation qu'il se trouve en cette œuvre d'autres choses que les choses humaines.

« Maintenant que tu as vu la lumière, dit Pierre Carrier à son frère (car Paul est converti), tu élèveras tes enfans dans la religion. » Ces mots me touchent sous la plume du maréchal. L'épée de Bayard sera une croix dont on ne détruira jamais le prestige. Il y aura toujours une force persuasive et un victorieux attrait dans la foi du soldat. Cette foi ne vient pas de la terreur, le seul sentiment dont la foi elle-même puisse être ternie ; elle vient au contraire d'une secrète et constante union entre la mort et les coeurs qui vont sans cesse au-devant d'elle.

La grande prétention des socialistes, c'est de représenter l'idée, comme ils disent, aux prises avec la force brutale ; et ces hommes de l'idée n'ont pour eux ni la religion de l'église ni celle du foyer. Ils nous accusent d'être animés de l'esprit superbe et avide des Pharisiens, eux qui, au mépris de cet évangile que souillent leurs commentaires, se sont révoltés contre l'humilité avec les philosophes du dernier siècle, et s'insurgent contre la pauvreté avec les docteurs de ce temps-ci.

Il n'est pas d'homme au monde dont la vie soit moins gouvernée par les intérêts matériels que le soldat, même que le soldat qui dans sa tombe emporte un bâton de maréchal. Aussi n'est-il point de plus éloquente défense de ce que ces prétendus novateurs appellent la vieille société, qu'un nom comme celui de ce vaillant chef d'armée dont la mort nous a enlevé le bras, mais nous a laissé la gloire et la pensée. Cette pensée du maréchal Bugeaud, pensée désintéressée, puissante et sûre, l'armée tout entière en est animée. Ce sera le souffle qui chassera les mauvais rêves dont la France est encore obsédée. Nombre d'hommes se trouveront qui sauront, comme le maréchal, combattre pour les principes éternels de justice. Peut-être s'en rencontrera-t-il aussi quelques-uns qui auront comme lui la plume et l'épée, la main et la bouche, c'est-à-dire à qui Dieu aura accordé le plus complet bonheur de ce monde, la joie de dire, l'honneur de faire ce qu'on croit le vrai, ce qu'on sent le bien.

Paul de MOLÈNES. (Journal des Débats.)

combinations. Mieux vaut croire, pour l'honneur de nos amis, à leur aveuglement, qu'à une dissimulation assurément peu fâcheuse. Si un petit nombre d'hommes ont ainsi cédé aux suggestions de nos amis, nous devons supposer que d'autres, sous l'influence de causes apportées dans leurs idées une perturbation profonde, sont seulement dans des illusions tardives.

Le calcul qui ferait de conservateurs de la veille, et nous ce mot dans son acceptation la plus large, le calcul qui en ferait révolutionnaires du lendemain, serait assez mal habile. Au jour du 14 juillet, lorsque nous aurions été vaincus, nous serions les premiers sacrifiés. Soit de loup dont ils seraient assublés, on devinerait sans peine leur espèce. Nos fastes révolutionnaires fournissent trop d'exemples de l'utilité de ces déguisements, pour ne pas déshabuser ceux qui au 14 juillet la tentation d'y recourir. »

## CHRONIQUE LOCALE.

Par des arrêtés en date des 17 et 20 septembre courant, ministre de l'agriculture et du commerce, chargé par intérim du de l'instruction publique et des cultes, a confirmé les concours boursiers nationaux obtenus au concours dans les départements.

Pour le département de la Dordogne,

Humbert-Droz (Henri-Louis), né le 3 octobre 1839, à Bergerac, bourse entière au lycée de Périgueux ;

Malisand (Gabriel), né le 24 juin 1833, à Angoulême (Charente), bourse entière au même lycée ;

Pour le département de la Gironde,

Malvesin (Jean-Marie-Louis), né le 1<sup>er</sup> septembre 1835, à Langon (Gironde), bourse entière au lycée de Périgueux ;

Ganipel (Louis-Jacques-Jean-Pierre-Gustave), né le 22 avril 1835, à Pauillac (Gironde), bourse entière au même lycée.

— C'est le 1<sup>er</sup> janvier prochain que doit être inauguré l'éclairage des rues et places de Périgueux.

M. Roux, directeur de l'usine à gaz, a traité avec l'administration municipale de notre ville pour 18 ans. Le marché est de 10 000 francs par an, pour 90 becs de gaz et 70 becs à l'huile. A l'expiration de ce contrat, le matériel deviendra la propriété de la ville.

Déjà la répartition des 90 becs est faite. 26 candelabres éclairent les rues et places de la ville.

: elle  
ter les  
ne bile ;  
aurait p  
Vous  
dits pro  
bre, no  
ainsi de  
été com  
nous a  
avec 6  
sur 400  
ke jusc  
deux o  
juger c  
royer :  
Courr  
l'occas  
Lamai  
ont pr  
qualit  
Com  
crier :  
hâte  
accélé  
que i  
Le  
bien  
jour  
vril.  
men  
ot, que  
évous  
qu'à  
hom  
d'ativi  
sissait  
liste  
sure  
, rosite  
i e re  
nladie  
lenez  
ot jeu-

Dans les conditions actives de l'émigration, depuis mon départ de la Vendée, plusieurs bâtiments n'ayant pas été détruits par le feu ou par le pavillon, et en l'absence de

n'en serons pas moins ruinés, et nous aurons perdu nos citoyens. — Il nous restera des parleurs et des écrivains.

Il est prouvé que les lettrés pressés d'arriver sous le drapeau de la République, j'espérais que nos régions nous accueillerent en partie de ces hommes de lettres qui montrent tant d'intelligence dans leurs écrits, dans leurs documents, dans leurs journaux. Aussi j'attendais avec impatience les recrues qui nous étaient arrivées. Le jour de leur arrivée, il y avait cours au-devant d'elles avec ma musique. Je leur rendis les honneurs qu'on rendait aux vainqueurs. Bientôt il faut les répartir dans les compagnies. Les officiers s'intégreront pour obtenir le plus possible de ces hommes qui ont signalé leur nom par de bons articles sur la nécessité pour étendre la liberté à tous. Vain espoir ! nous n'en trouvons pas. Où sont donc les messieurs qui ont survécu ? Ils se sont fait remplacer par les laboureurs. A peine un vingtaine d'entre eux ont écrit ou écrit de manière à faire lire leurs œuvres. Nous reconnaissions que le fard de la guerre est encore laissé sur le sol, et que les restes mutilés des guerriers de la Vendée et de l'Empire, nous courrons, bientôt

magogue, quand son frère Pierre l'entreprend  
mentent la rhétorique des clubs.  
principes mêmes du socialisme, Pierre Carrier  
qui représentent cette foi nouvelle dans le vil-  
lau. Il demande à son frère quels titres ont à sa  
e cette religion politique à laquelle il veut tout  
n'avocat sans probité et sans talent, qui poursuit  
ise une vie commencée à Paris dans la déba-  
uvais chirurgien qui, pour conquérir ses hono-  
uillasse des paysans qu'il a estropiés. Cet autre est  
ars impures et à l'esprit encrassé d'ignorance, qui  
il y a de noble et de sacré des pamphlets heureu-  
ruisseau de son village. Paul reconnaît la vérité  
convient que trop, en effet, à la plupart des  
s caractères se trouvent ailleurs qu'au village où  
caud est placé. Les docteurs du socialisme se com-  
patriotes avec une imprudence grotesque et impie.  
nt pure la chair et pure la pensée qu'ils avaient  
enseignement. La Rome spirituelle ne s'est pas  
ne terrestre, avec un amas de gens perdus.

nmes, et venons aux idées. Les idées! qu'on a  
ce mot, qui, dans la langue emphatique des dé-  
me une sorte de divinités nées dans la cervelle hu-  
s que les hommes une fois qu'elles ont quitté leur  
pace. Je crois, pour ma part, beaucoup plus aux  
ju'aux idées des démagogues. Le fait est qu'aucune  
pable que les systèmes démocratiques : c'est ce  
chal Bugeaud.

, répartition des richesses, suppression du capital,  
de nouveau dans son dialogue villageois tout ce  
lans son *traité des socialistes*. Mais il ne combat  
mes par les mêmes exorcismes. Comme je l'ai dit,  
s a un caractère particulier de grâce et d'ontion.  
mille évoqué sans cesse n'est pas traité avec cette  
ntraîne trop souvent la nécessité où l'on est de le  
ue jour. « Crois-tu que je ferais ce que je fais si  
te-cinq millions de frères? Ce sont ces marmots  
est pour eux et ma femme que je travaille souvent  
ar ne pas perdre le bénéfice d'un beau temps. »

## FEUILLETON DU PÉRIGORD.

2 juillet 1854.

### DEUX LETTRES INÉDITES

DU

## COLONEL BUGEAUD.

Tous les documents qui rappellent l'homme illustre que les bons citoyens pleurent encore, sont lus avec bonheur par ses compatriotes. Aussi nous nous félicitons de pouvoir ouvrir nos colonnes aux deux lettres suivantes, que nous devons à l'obligeance de M. Timoléon Taillefer, membre du Corps Législatif, l'un de ses plus intimes, de ses meilleurs amis; elles ont une valeur historique réelle, bien qu'elles ne fussent pas destinées à sortir de la sphère d'une affectueuse intimité.

Ecrites à une des époques les plus critiques de notre histoire contemporaine, alors que le nouveau gouvernement issu de la révolution de juillet était poussé à la guerre par des esprits ardents, elles se font remarquer par le bon sens calme et réfléchi qui les a dictées, par le patriotisme vrai qu'elles respirent, et surtout par cette franchise, cette verve spirituelle et caustique,

Nous connaissons trop la noblesse des sentiments de M. Taillefer pour ne pas être cer-

toujours au service d'un cœur droit, d'une raison élevée, qui a imprimé à la personnalité du maréchal Bugeaud le cachet d'une précieuse autant que rare originalité.

Ces deux lettres étaient en notre possession depuis près d'une année. Avant de nous décider à les publier, nous crûmes devoir adresser à l'honorable M. T. Taillefer la lettre suivante :

Périgueux, le 20 juin 1854.

Monsieur,

Vous m'avez confié, il y a une année, deux lettres du colonel Bugeaud, qui vous furent adressées en 1831. Elles sont extrêmement curieuses et d'un haut intérêt historique.

Je viens vous demander de vouloir bien m'autoriser à les publier dans le *Périgord*.

Cette publication tirera de l'oubli deux documents de nature à faire apprécier la droiture d'esprit et de caractère de l'illustre maréchal.

Les sages avis de l'homme mûr, opposés aux ardeurs patriotes du jeune homme, forment un contraste vrai dans tous les temps; ils honorent à la fois celui qui les donne et celui qui les reçoit. Pour s'en étonner, il faudrait ne pas connaître le cœur humain.

Veuillez agréer, mon cher monsieur Taillefer, l'expression respectueuse de mes sentiments d'affection.

Amédée MATAGRIN.

tain que sa réponse serait affirmative: elle le fut en effet; nous aimons à en citer les termes:

Monsieur,

Je voulais moi-même publier les lettres de l'illustre maréchal Bugeaud; vous venez donc au-devant de mon désir.

Il ne m'en coûte nullement d'avouer que le colonel Bugeaud avait l'âge et la position qui permettent de donner d'amicales égions à un jeune homme.

Il ne m'en coûte pas davantage d'avouer qu'il était le sage et que j'étais le fa. Le colonel Bugeaud avait en 1831, comme toujours, cet immense bon sens qui conduit avec sûreté et inspire les meilleures résolutions.

Je mets bien volontiers ces deux lettres à votre disposition.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments affectueux.

T. TAILLER.

Domme, le 26 juin 1854.

### PREMIÈRE LETTRE.

Grenoble, le 21 janvier 1831.

Vous voulez, mon cher compatriot, que je vous consacre quelques instants, vous comptez pour cela sur mon besoin d'activité. Jamais ce besoin n'a été mieux assuré que depuis quelques mois. Je vous assure que j'ai peu le temps de phrasier. Je passe aujourd'hui d'un mauvais temps qui relâche à la chambre, à la suite de ma maladie qui était une affection de poitrine. Enfin garde, je vais peut-être échapper à une

ne bête; mais si nous étions d'accord il n'y aurait pas de plaisir à discuter.

Vous jugez la guerre utile. Les journaux, dits progressifs, le côté gauche de la Chambre, notre jeunesse en général, le jugent ainsi depuis longtemps, et si la guerre eût été commencée aussitôt qu'ils le voulaient, nous aurions bien pu ouvrir la campagne avec 60,000 hommes, manquant de tout, sur 400 lieues de frontières, depuis Dunkerque jusqu'au Var, plus les Pyrénées, plus deux ou trois foyers de guerre civile. Pour juger de la possibilité qu'il y avait à guerroyer alors, je vous renvoie à un article du *Courrier* du 17, où il traite cette question à l'occasion des brillants discours de MM. Lamarque et Mauguin. Ces messieurs nous ont prouvé leur talent oratoire plus que leurs qualités d'homme d'état et de bons patriotes.

Comme leur dit le *Courrier*, il ne faut pas crier sur les toits qu'on veut la guerre. On hâte par là les préparatifs de l'Europe sans accélérer les nôtres, qui vont aussi vite que possible sous le nouveau ministre.

Le premier ministère a perdu trois mois bien précieux! Nous devrions être prêts aujourd'hui comme nous le serons à la fin d'avril. Réellement nous ne le serons pas nécessairement (ce qui ne veut pas dire très bien) qu'à la fin de mai. Nous aurons alors 300,000 hommes, dont 220,000 de quatre à cinq mois de service. C'est beaucoup pour les journalistes; c'est trop peu pour nous. On se rappelle que la principale cause des désastres de Napoléon sur l'Ile et l'Oder fut la jeunesse de ses soldats. Si j'avais eu mes soldats d'Italie et d'Austerlitz, j'aurais changé mes opérations de manière à les rendre plus décisives, » disait-il. Ailleurs il dit: « Mon

armée composée de trop jeunes soldats « se fondait comme la rosée. » On se rappelle aussi qu'au commencement de la Révolution nos armées de volontaires enthousiastes éprouvèrent de nombreux revers (1). Ce fut que vers la fin de la deuxième année qu'on put faire quelques opérations énergiques. Lisez les Mémoires de Gouvion St-Cyr. Notre armée, quoique aussi jeune, sera meilleure, je crois, parce qu'elle sera mieux commandée, mieux encadrée. Mais admettons qu'elle soit excellente, 300,000 hommes sont peu pour tenir tête à l'Europe. Il faut mobiliser en outre 400,000 hommes de gardes nationales, ce qui n'est pas petite affaire. J'admettrais encore cette organisation achevée au mois de mai, n'y aura-t-il pas après des chances terribles à courir? Où est la tête assez vaste pour diriger toutes ces masses, pourvoir à leurs besoins et les faire concourir à un plan d'exécution commun? Où nous conduiraient quelques batailles perdues? Et qui peut assurer qu'on n'en perdra pas? Une bataille perdue dans le nord et dans l'est amènera l'ennemi à Paris. C'est la conséquence du système de guerre moderne, il ne rétrogradera pas. Tout ne serait pas perdu parce que 200,000 hommes seraient à Paris; mais il faudrait que toute la France se mette en armes, si elle avait des armes, et une grande partie de ses provinces seraient entièrement ravagées. Les ennemis de la chose actuelle se soulèveraient partout et organiseraient des foyers de résistance pour augmenter nos embarras. Enfin j'admettrais que l'invasion soit repoussée; nous

(1) Avec le système de guerre actuel, ils eussent été sans remède.



Dans les conditions actives de ma navigation, depuis mon départ de Brest, plusieurs bâtiments n'ayant pas rallié mon pavillon, et en l'absence de M. l'aumônier

n'en serons pas moins ruinés pour longtemps, et nous aurons perdu l'élite de nos citoyens. — Il nous restera il est vrai des parleurs et des écrivains.

Il est prouvé que les lettrés ne sont pas pressés d'arriver sous le drapeau de la patrie. J'espérais que nos régiments se recruterait en partie de ces jeunes gens de nos écoles qui montrent tant de patriotisme dans leurs écrits, dans leurs discours, dans leurs journaux. Aussi j'attendais avec impatience les recrues qui nous étaient annoncées. Le jour de leur arrivée est connu. Je cours au-devant d'elles avec nos officiers et ma musique. Je leur rends les mêmes honneurs qu'on rendit aux vainqueurs d'Austerlitz. Bientôt il faut les répartir dans les compagnies. Les officiers s'intriguent alors pour obtenir le plus possible de ces jeunes gens qui ont signalé leur nom par quelques chauds articles sur la nécessité de la guerre pour étendre la liberté à tous les peuples. Vain espoir ! nous n'en trouvons aucun..... Où sont donc les messieurs qui sont tombés au sort ? Ils se sont fait remplacer, répondent les laboureurs. A peine un vingtième sait lire et écrire de manière à faire un caporal ! .. Nous reconnaissons que le fardeau de la défense du pays est encore laissé à ceux qui sont chargés d'en cultiver le sol ! ... Et nous, restes mutilés des guerriers de la République et de l'Empire, nous courrons, à l'appel de

de Sweaborg avec les forces suivantes : *Neptune*, de 120; *Saint-Georges*, de 120; *Prince R<sup>e</sup>gent*, de 90; *Minusch*, de 84; *Boscaven*, de 70; *Cumberland*, de 70; *Ajax*, de 60; *Bulldog*, de 6, à roues, 2 vaisseaux de

la patrie, nous jeter de nouveau dans la carrière des dangers, des fatigues, des privations, pendant que nos jeunes écrivains nous encouragent de la voix et du geste, sans quitter l'opéra, la danseuse, l'actrice, le Caveau, le Rocher de Cancile. Eh ! messieurs, n'écrivez pas tant, ne criez pas si haut, et agissez un peu plus. Sachez quitter les douceurs de la grande cité pour venir au bivouac, le sac sur le dos. Beaucoup d'entre vous ont été braves trois jours ; mais ce n'est pas assez pour faire respecter au dehors la Révolution de Juillet. Si l'épée est tirée, il faudra guerroyer pendant des années. Pour être conséquent avec vos paroles et vos écrits, il faut former de nombreux bataillons de volontaires. Venez, nous vous offrons la droite. Voudriez-vous laisser aux guerriers gérontes le soin de sauver la patrie ?

Je m'importe peut-être et ma muse en l'heure Verte dans ses discours trop de fiel et d'aigreur.

Je conviens que j'ai tort. Ces jeunes gens sont faits pour penser et gouverner ; nous, pour nous battre. Cependant Favier leur a donné rendez-vous au camp. Ils y seront besoin si leurs vœux de guerre son exaucés.

Après cette sortie, voici mon opinion sur la guerre : Il faut l'éviter parce que, l'ayant, nous l'aurons avec l'Europe ; que la partie n'est pas égale et que nous compromettions

dans les petites comme dans les fortes terres, sont chargées de graines. Les pommes de terre, les lins et les colzas promettent également d'abondantes récoltes.

Quant à la persistance des pluies, nous

la liberté. Si nous l'avons malgré notre prudence, il faut la faire en désespérés, avec tous les moyens dont nous pouvons disposer. Je dis p<sup>r</sup>us, il faut demander sur le champ des garanties, s'il y en a, aux différents secours ; et si la guerre est reconnue inévitable, il faut la commencer le plus tôt possible, afin de ne pas attendre la concentration des armées ennemis, et de faire décider tout de suite les peuples qui sympathisent avec nous. Malheureusement, nos recrues ne sont pas encore habillées et ne sauront l'exercer qu'à la fin de mars (1). Si nous réussissons, il faut changer la face de l'Europe.

En attendant et quoi qu'il arrive, il faut organiser la garde nationale mobile sans la mobiliser, parce qu'il est trop cher, mais à réunir quelquefois. Malheureusement, la Chambre a gâté la loi. Le Roi peut, il est vrai, y remédier en grande partie. Qu'on se dépêche, cela presse.

Je croyais que cet e Chambre a fait des fautes et je dis toujours qu'il faut la dissoudre après qu'elle aura fait le plus pressé. Le mystère passé a aussi commis quelques fautes à plus grave, et celle qu'on lui a peu reprochée, est d'avoir trop tardé à or-

(1) C'est prouvé l'inconscience, l'ignorance et l'injustice certains journaux qui gourmandent de ce que la guerre n'est pas commencée.

*Enfants trouvés.* — Envoi de certificats de vie. — *Caisse municipale.* — Envoi au maire, par le receveur, de la récapitulation des recettes et dépenses du mois précédent. — *Bureaux de charité.* — Le receveur envoie l'état de mouvement de la

Quoique la question des assurances militaires ait aujourd'hui perdu une grande partie de son intérêt, à cause de la formation accomplie du contingent de cette an-

ganiser les forces militaires. J'en gémis tous les jours. Cela est bien autrement grave que d'avoir retardé la loi d'élection. Tout peut en être compromis.

Vous conviendrez aussi, j'espère, que les Chambres et les ministres ont été attaqués d'une manière trop virulente. Ce n'était pas en amis des lois et du pays qu'on relevait leurs fautes : c'était en ennemis jurés du Pouvoir. On voyait percevez les uns le républicanisme, chez les autres l'ambition. — Vous me répéterez peut-être que je parle en homme qui tient au Pouvoir. Ah ! mon ami, si vous lisiez au fond de mon cœur, vous verriez que je ne tiens qu'à la Duranie. Je respire après le moment où je pourrai y rentrer avec honneur. Qu'avais-je besides chercher autre chose que ce que j'avais ? 20.000 francs de rente, une femme excellente, n'est-ce pas assez pour être heureux ? Et pourquoi ai-je troqué tout cela ? Déjà je mène une vie de galérien. Plus tard, j'aurai les os brisés sur quelque champ de bataille. Quelques honneurs, un grade peut-être, peuvent-ils me dédommager ? Soyez bien convaincu que si je n'avais consulté que mes goûts et mes intérêts, je serais resté chez moi, où j'avais tout ce que l'homme raisonnab'e peut désirer. N'y a-t-il pas folie à vouloir être plus qu'heureux ? Je suis bien décidé à rentrer si la paix n'est point troublée.

La Tribune dit que la Chambre a fait

exprès la loi pour désorganiser la garde nationale ; vous dites que la meilleure loi d'élection pour la Chambre serait celle qui la perpetuerait. Je crois qu'il y a injustice dans ces deux assertions. Il y a à la Chambre de très-braves gens qui craignent sincèrement de voir tout bouleverser en portant l'exagération dans les lois. Ceux qui n'ont pas de places et n'en demandent pas doivent être bien fatigués. Je le serais rudement à leur place. — Malgré mon amour pour le progrès, je ne crois pas que l'époque soit venue où tous les citoyens puissent être appelés à élire, ni que le principe d'élection puisse être introduit pour tout. Faites à part avant que tous les Français soient éclairés. — Quoique vous soyiez électeur, je ne vous fais pas ma cour. Je ne veux tromper personne. Si l'on cherche en moi un républicain on ne le trouvera pas, mais bien un ami sincère de la liberté, et je crois le prouver par ce que je fais, plus que par ce que je dis.

BUGEAUD.

Malheureusement, ces vérités, si crûment et si spirituellement exprimées, n'étaient pas proclamées à la tribune et ne pouvaient avoir aucun écho dans le pays.

Cependant le parti de la guerre persistait dans ses illusions ; la presse, les orateurs

ic  
e  
s l  
à  
é  
rs  
ni  
on  
is  
al  
s  
ou  
leu  
nis  
ini  
rel  
es  
épi  
ord  
ex  
is  
1;  
le  
oni  
ieu  
n c  
jeu  
aie  
  
M.  
emi

Lès grands assortiments de cette Maison justifient la VOGUE toujours croissante de l'Etablissement, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la richesse, ni sous celui de l'élegance, et où les dames trouvent, en toutes saisons, la plus belle nouveauté en Mercerie fine, Tapisseries, Lingeries, Broderies, Dentelles, Voilettes, Parures de mariée, Fleurs, Rubans, Velours, Crêpes, Chapeaux de paille, Fournitures pour modistes, Galons et Boutons fantaisie pour garnitures.

## CHAUSSURI

Brevetée s. g. d. g. — Sys

S. DUPUIS, fabricant

Chaussures faites à la mécanique, supprimant la semelle à l'empeigne. La supériorité insous tous les rapports, a valu aux fondateurs d'à l'exposition de 1849. — PRIZE MEDAL, expo pas confondre ces chaussures avec celles à rive sont imitation, et n'ajouter foi qu'à celles revêt



SEUL DÉPÔT A PÉRIGUEUX, MAISON B

es le certificats de  
Envoi au mai-  
rapitulation des  
as précédent. —

Quoique la question des assurances militaires ait aujourd'hui perdu une grande partie de son intérêt, à cause de la formation accomplie du contingent de cette armée.

J'en gémis tous  
ment gravé que  
on. Tout peut  
espérer, que les  
t été attaqués  
Ce n'était pas  
qu'on relevait  
mis jurés du  
az les uns le ré-  
l'ambition. —  
que je parle en  
Ah ! mon ami,  
œur, vous  
a Duranie. Je  
pourrai y ren-  
bes indépen-  
l'avais ? 20.000  
cellente, n'est  
x ? Et pourquoi  
mène une vie  
les os brisés

exprès la loi pour désorganiser la garde nationale; vous dites que la meilleure loi d'élection pour la Chambre serait celle qui la perpétuerait. Je crois qu'il y a injustice dans ces deux assertions. Il y a à la Chambre de très-braves gens qui craignent sincèrement de voir tout bouleverser en portant l'exagération dans les lois. Ceux qui n'ont pas de places et n'en demandent pas doivent être bien fatigués. Je le serais rudement à leur place. — Malgré mon amour pour le progrès, je ne crois pas que l'époque soit venue où tous les citoyens puissent être appelés à élire, ni que le principe d'élection puisse être introduit pour tout. Faites au paravant que tous les Français soient éclairés. — Quoique vous soyez électeur, je ne vous fais pas ma cour. Je ne veux tromper personne. Si l'on cherche en moi un républicain on ne le trouvera pas, mais bien un ami sincère de la liberté, et je crois le prouver par ce que je fais, plus que par ce que je dis.

BUGEAUD.

Malheureusement, ces vérités, si érument et si spirituellement exprimées, n'étaient pas proclamées à la tribune et ne pouvaient avoir aucun écho dans le pays.

Cependant le parti de la guerre persistait dans ses illusions ; la presse, les orateurs

Cependant le parti de la guerre persistait dans ses illusions ; la presse, les orateurs

opposition à la Chambre des députés, excitaient toutes les passions populaires; il y eut un déchaînement général.

colonel du 56<sup>e</sup> de ligne adresse encore  
à son ami la lettre suivante :

DR

Grenoble, le 21 mars

vous faites la guerre à Domme, mon  
poteur ! Mais cela vous convient à  
le ; vous êtes si belliqueux ! J'ai lu  
l'*Echo* un long et bel article de vous  
ressentait des événements qui vous  
nt. On voyait bien qu'il avait été écrit  
champ de bataille ; vous n'y respi-  
combats, et, dans votre enthousias-  
us donnez, malgré mes dires, 500,000  
s à la France, qui pourrait bien en  
en ligne en ce moment 230,000 au  
ous me demanderez, comme le *Natio-*  
qu'a fait le maréchal Soult des 480,000  
vait pompeusement annoncés ? Moi  
suis qu'un pauvre diable à côté  
losophes du *National*, je dis qu'on dit  
d'une des choses qui doivent nous faire  
er en Europe, et que les journaux, qui  
ardent pas de si près, ont fait ce qu'ils  
pour nous compromettre avec elle  
que nous puissions lui opposer 50,000

mes un peu organisés; et malheureusement ils ont trouvé beaucoup de sots et beaux-d'hommes d'esprit, comme M. Taillefer, de colonnes pour la nation. Mais je qu'on mette tout derrière nous, même guerriers de Domme.

Il faut vous enti<sup>r</sup> si les bavards sont à quelque chose. Jusqu'à présent ils servir qu'à faire faire des émeutes, qu'à populariser les défenseurs de la liberté plus distingués, qu'à dénigrer le gouvernement créé en juillet. Ils ont voulu traîner le gouvernement dans les rues, espérant qu'ils arriveraient aux palais. Les meilleurs patriotes ne sont à leurs yeux que des trahis dès qu'ils sont au pouvoir; nul n'est bon Français qu'eux et leurs amis.

C'est ainsi que le ministère du 13 est déjà comparé au ministère du 8. Quelle mauvaise foi ! quelle folie ! qu'oblige tous les principes de liberté, gouvernement, même républicain, à résister à un pareil débordement de les passions honteuses, exprimées par la presse débontée ? Depuis juillet elle plus de mal que de bien, elle n'a pas vertu de la lance d'Achille. Il y aurait la maudite à jamais si l'on ne savait où elle est indispensable. Heureusement le sens du peuple parisien commence à faire raison de tous ces jeunes ambitieux collège qui nous rappelaient trop la du bien public.

Je suis persuadé que M. le maire de me pense un peu différemment sur ce

cipes anarchiques, depuis que, comme magistrat, il a eu à lutter contre une jalouse turbulence. Ce ne sont certainement pas les ultra-socialistes qui ont lutté contre

utras, les carabiniers, qui ont fait le combat contre vous: ils sont trop faibles à Domme. Je suis sûr aussi que l'administration municipale a souffert de ces débats. Comment voulez-vous donc que le roi constitutionnel gouverne, si l'on méconnaît tous les pouvoirs constitués? On se prépare déjà à dire que la nouvelle Chambre n'est pas nationale. Il n'y a que les attroupements des rues et 4 ou 5 journaux qui représentent la nation! N'allez pas me dire que je raisonne ainsi parce que je suis employé. Je désire fort ne l'être plus, et je n'attends que la fixation de l'état de paix pour me retirer.

J'ai lieu, d'ailleurs, d'être mécontent, puisque l'on m'a fait passer sur le corps des colonels qui n'ont ni mes services ni mes connaissances ; mais comme je ne suis pas là pour mon intérêt particulier , je ne me plains pas et je ne blâme pas ce qui est louable, comme font tous ces jeunes gens turbulents qui, n'ayant rien fait encore pour leur pays, prétendent à le gouverner. Je sais reconnaître les faux pas qu'ont fait le gouvernement et les Chambres; mais je ne veux pas lui en faire faire davantage, en lui mettant à chaque instant des bâtons dans les jambes. Je sais que sans union et sans ordre il n'y a que faiblesse à l'extérieur; et certes si nous

ons été au gré des hommes du moment, qui voulaient nous jeter sur l'Eu-  
sentembre. M. Taillefer n'insérerait pas l'*Echo* ses articles piquants.

L'armée prussienne et autrichienne était à Paris. — Aujourd'hui nous sommes forts, nous pouvons peser sur les éées de l'Europe ; le temps a travaillé sur nous ; nous pourrons commander la paix ou la guerre avec succès. Au revoir, actions.

BUO

Non-seulement le génie de l'homme  
erre, mais encore celui de l'homme d'  
estate à chaque ligne dans ces lettres,  
storien consultera avec fruit, et qui  
livre le souvenir d'un des meilleurs  
ts et des plus nobles cœurs que les a  
de la France moderne puissent offrir  
mages de la postérité.

AMÉDÉE MATA

Inscription du piédestal  
de la statue du Général  
Negrice.

Acad. des Inscriptions.

C. 18. 1<sup>re</sup> partie

Page 319.



Musée du Louvre d'Ily.

p. 322.





... pour l'honneur de ...

